N° 150 1er Mars 1932

LA VIE SPIRITUELLE

REVUE MENSUELLE

LES PRINCIPES ET LA PRATIQUE

L'amour de Dieu au Ciel

La charité de la terre et la charité du ciel sont substantiellement identiques. Saint Paul affirme la permanence éternelle de la charité que nous possédons ici-bas : tout le reste passant, elle demeure. C'est là son incomparable supériorité sur tous les charismes et sur les deux autres vertus théologales.

La charité ne passera jamais. S'agit-il des prophéties, elles prendront fin; des langues, elles cesseront; de la science, elle aura son terme. Car nous ne connaissons qu'en partie; or, quand sera venu ce qui est parfait, ce qui est partiel prendra fin. Lorsque j'étais enfant, je raisonnais comme un enfant; lorsque je suis devenu homme, j'ai laissé ce qui était de l'enfant. Maintenant nous voyons dans un miroir d'une manière obscure, mais alors nous verrons face à face; aujourd'hui je connais en partie, mais alors je connaîtrai comme je suis connu. Maintenant ces trois choses demeurent : la foi,

l'espérance, la charité, mais la plus grande des trois, c'est la charité (1).

Pourquoi la charité demeure-t-elle au ciel? Et pourquoi s'évanouissent la foi et l'espérance, vertus divines, et les charismes, qui témoignent de la présence de l'Esprit? C'est que la foi et l'espérance, pour divin que soit leur objet, ne l'atteignent que d'une manière imparfaite et essentiellement transitoire. La foi fait croire à un Dieu caché qui parle en énigmes et révèle les secrets de sa vie sans se montrer. Quand on voit Dieu à découvert, comment croirait-on encore dans l'obscurité?

L'espérance fait compter sur Dieu secourable pour parvenir à la pleine possession de lui-même. Elle n'a évidemment plus de raison d'être, quand on possède dans la vision et qu'on étreint le Bien divin vers lequel elle faisait soupirer.

(1) I Cor., XIII, 8-13. Sur quoi Mgr d'Hulst : « Oui, tout passera, excepté le divin amour. Tout, non seulement le mal, mais le bien même qui n'est pas l'amour. Le plaisir passera avec ses hontes, la gloire avec sa vanité, la richesse avec ses mensonges, le vice avec ses triomphes éphémères, la douleur avec ses angoisses d'un jour, les vertus elles-mêmes passeront, la foi avec son obscurité, l'espérance avec sa lointaine attente, la patience avec les maux qu'elle faisait supporter, l'humilité avec les séductions qu'elle déjouait, le zèle avec ses entreprises, la fidélité avec ses combats. Le mal disparaîtra comme l'ombre fuit à l'approche du jour, le bien laborieux et contesté pâlira comme les étoiles de la nuit s'éteignent sous les feux du soleil. La charité ne passera jamais : *Caritas nunquam excidit*, elle brisera son enveloppe obscure, elle apparaîtra radieuse et triomphante, surprise de sa propre beauté, elle entrera dans sa condition définitive. Pour s'être oubliée, elle se retrouvera; pour s'être immolée, elle vivra; pour avoir préféré le bien absolu à son propre intérêt, elle verra le bien absolu devenir son partage. Sa victoire fera taire pour jamais la plainte de la vertu frustrée et, dans la rencontre du parfait désintéressement et du parfait bonheur, fournira la suprême justification de l'éternel amour. »

La raison d'être des charismes est la diffusion de la foi; la foi elle-même aura disparu.

Mais la charité garde au ciel toute sa raison d'être. Elle est essentiellement une amitié de l'homme avec Dieu. Toute amitié repose sur une communauté de vie. Le fondement de la charité est la communication que Dieu nous fait de sa béatitude (1). Mais cette communication n'est que commencée ici-bas; dans la vision du ciel elle est consommée. L'amour tend à l'union et se nourrit, dans l'union, de la communication progressive des secrets et de l'échange des biens. Or le ciel réalise l'union immédiate, les secrets de la vie divine sont communiqués dans l'évidence parfaite, et Dieu donne non seulement ses biens, mais Lui-même à l'âme qui se donne en retour, sans retour. Toutes les raisons de l'amitié divine subsistant et d'une manière supérieure, comment la charité, qui est cette amitié, ne subsisterait-elle pas elle-même? Aussi bien, explique profondément Cajetan, loin d'être comme dépaysée au ciel, c'est plutôt ici-bas qu'elle est exilée. Son état normal et naturel n'est réalisé qu'au ciel. C'est l'évidence même : elle est une amitié entre l'homme et Dieu résultant de la communication par Dieu à l'homme d'une vie déiforme; c'est le propre des amis de vivre et de se réjouir ensemble; cette vie et cette joie communes ne se réalisent pleinement que dans la Patrie. L'état de la charité ici-bas est en quelque façon opposé à sa nature : « Tant que nous sommes dans le corps, nous sommes des pèlerins loin de Dieu, car nous marchons dans la foi. Nous n'avons pas ici-bas de demeure permanente. » Or le voyage et la vie à l'étranger ne sont-

(1) Cf. Jos. Keller et B. Lavaud : *La charité comme amitié d'après S. Thomas*, dans la *Revue Thomiste*, nov. 1929, pp. 445-475.

ils pas, pour les citoyens de toute patrie, une sorte d'état anormal, une manière d'exil ? (1)

La charité n'a donc pas à se transformer en un habitus spécifiquement supérieur, car elle n'implique aucune imperfection essentielle. Elle n'a qu'à s'épanouir en la pleine perfection de son état normal.

Si maintenant l'on demande en quoi la perfection céleste de la charité diffère de sa perfection ici-bas, ce qui distingue les deux états de l'unique charité, on peut répondre que ces deux états sont comme l'aube et le plein midi, comme l'enfance et la maturité.

L'amour de Dieu sur la terre ne peut jamais présenter certains caractères de la charité du ciel. A vrai dire, l'intensité de l'amour sur terre peut l'emporter sur celle d'un bienheureux. La charité même initiale de la très sainte Vierge fut plus grande que la charité consommée de l'ange le plus élevé en gloire et du saint le plus uni à Dieu. La charité d'un grand saint, à la fin d'une longue vie toute de fidélité et de labeurs pour le Christ, semble bien être supérieure à la charité céleste d'un petit enfant mort après son baptême sans avoir pu faire

(1) « Caritas duplicem habet statum : scilicet naturalem, et quasi praeternaturalem. Status naturalis caritatis est esse illo modo et ea perfectione quae est in caelesti patria. Status autem quodammodo praeternaturalis est esse sicut est in vita hac... Naturalitas quidem caritatis in patria patet ex ipsa natura caritatis, quae est amicitia inter hominem et Deum, consequens communicationem deiformitatis. Constat enim quod amicorum est convivere et condelectari, quae in sola patria inter hominem et Deum inveniuntur... Quod vero in hac vita praeternaturaliter quodammodo sit caritas, patet ex hoc quod caritas via nominatur ab Apostolo dicente : *Adhuc excellentiorem viam vobis demonstro* (I ad Cor., XII, 31), et *quamdiu sumus in corpore, peregrinamur a Domino ; quia per fidem ambulamus. Nec habemus manentem civitatem, sed futuram inquirimus* (II Cor., V, 6-7 ; Hebr., XIII, 14). Constat autem quod non solum cives in peregrinatione et via, sed et naturalia cum moventur ad sua loca, aliquid habent praeternaturalitatis adjunctum, scilicet extra locum suum » (Cajetan, in II^{a} II^{ae}, 24, 7, n. XII du Comment.).

fructifier le don de Dieu; supérieure à celle de pécheurs morts peu après une conversion non exceptionnellement fervente (1); supérieure peut-être à celle d'élus ayant longtemps vécu dans la grâce, mais sans grande ferveur ni générosité. Toutefois, même à ce point de vue de l'intensité, la charité d'une même âme est toujours moindre ici-bas qu'au ciel. Voici pourquoi : Dieu récompense l'âme au-delà de ses mérites, et l'amour céleste est la récompense au moins secondaire du mérite. La charité des prédestinés entrant dans la gloire ne demeure donc pas ce qu'elle était au dernier instant de leur vie sur la terre, mais se trouve divinement accrue à leur entrée au ciel, et il semble d'autre part, du moins pour les élus qui ne passent pas par le Purgatoire, qu'ait lieu à ce moment l'augmentation de charité méritée au cours de la vie par tous les actes bons, mais insuffisamment fervents pour disposer l'âme à un accroissement immédiat de la grâce et des vertus (2).

(1) N'oublions pas toutefois que la conversion d'une âme peut s'opérer par un mouvement d'amour si intense, avec une générosité si absolue, que cette âme parvienne en un instant à une admirable union avec Dieu, à une plénitude de charité que n'ont pas, après de longues années passées sans fautes graves, mais sans grand amour, des personnes nées et nourries dans l'Église. Ce fut le cas, il semble, pour la pécheresse anonyme de Luc, à qui Notre-Seigneur rendit ce témoignage : « Beaucoup de péchés lui sont remis, parce qu'elle a aimé beaucoup » (Luc, VII, 47). Malgré les difficultés qui arrêtent les exégètes (cf. LAGRANGE, *Rev. Biblique*, 1912, *Jésus a-t-il été oint plusieurs fois et par plusieurs femmes?*), on s'est habitué dans la prédication à identifier cette pécheresse convertie chez Simon avec Marie-Madeleine et avec Marie de Béthanie, sœur de Marthe et de Lazare.

(2) Ainsi pensent JEAN DE SAINT-THOMAS, les CARMES de Salamanque, GONET, BILLUART, d'autres encore. D'après les mêmes théologiens, cet accroissement a lieu au Purgatoire pour les âmes saintes qui ne vont pas immédiatement au ciel, de sorte qu'il est vrai de tous et chacun des bienheureux que leur charité est plus intense au ciel qu'au dernier moment de la vie. Cf. GARRIGOU-LAGRANGE, *L'amour de Dieu et la Croix de Jésus*, 3e partie, ch. I, pp. 418 et ss.

Quoi qu'il en soit d'ailleurs, la charité du plus humble des saints au ciel l'emporte sur celle du plus grand saint de la terre, à deux points de vue :

a) C'est toujours Dieu en Lui-même qui spécifie la charité en tous ses états, et à tous ses degrés, sur la terre comme dans le ciel; mais, tandis qu'ici-bas notre charité aime un Dieu qui se donne sans se faire voir, l'âme bienheureuse aime un Dieu qui se montre à découvert.

b) Par une conséquence nécessaire, la charité de la terre n'émet que des actes libres, intermittents, est incapable d'une activité ininterrompue. La charité du ciel, au contraire, se porte vers Dieu d'un élan irrésistible et toujours actuel.

A. — La Charité céleste réglée par la vision

Si merveilleusement que Dieu se donne, — et les mystiques disent avec quelle incomparable munificence Dieu se donne et se communique dans les plus hauts états d'oraison, dans les fiançailles spirituelles et surtout dans l'union transformante, — il ne se donne jamais sur la terre dans les clartés d'une vision sans ombre, mais toujours dans les obscurités de la foi. A quelque hauteur que puisse atteindre la contemplation obscure des saints, qui procède de l'amour et se tourne en amour, il y a toujours, entre l'âme et Dieu, un voile à déchirer. Le tourment de l'amour est que ce voile ne se déchire pas. Saint Paul gémissait : « Malheureux homme que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort? (1) » Sainte

(1) Rom., VII, 24. — Ce cri de l'Apôtre est ainsi expliqué dans une extase à sainte Catherine de Sienne : « Il gémissait de se trouver parmi les mortels qui toujours m'offensent, privé de ma vue, privé

Catherine de Sienne s'écrie : « Oh ! combien de temps encore votre visage sera-t-il caché à mes yeux, ô Trinité éternelle, feu et abîme de charité ? Dissipez donc aujourd'hui même le nuage de mon corps. La connaissance que vous m'avez donnée de votre vérité me fait désirer avec violence de déposer le fardeau de ma chair, de donner ma vie pour la gloire et l'honneur de votre nom. »

Sainte Thérèse d'Avila se meurt de ne pas mourir.

Les onze premières strophes du *Cantique spirituel* de

de me voir dans mon essence. Non que Paul lui-même et mes autres serviteurs ne me voient pas et ne me goûtent pas, cependant ils ne me voient pas, ils ne me goûtent pas dans mon essence, mais seulement dans l'effet de ma Charité qui se manifeste de diverses manières suivant qu'il plaît à ma bonté de me découvrir moi-même à eux. Toute vision que l'âme reçoit pendant qu'elle est dans un corps mortel n'en est pas moins que ténèbres, comparée à la vision dont jouit l'âme séparée du corps.

« Aussi semblait-il à Paul que les impressions sensibles arrêtaient la vue de l'esprit et que les sensations tout humaines et grossières du corps empêchaient le regard de l'intelligence de me contempler face à face. Sa volonté lui paraissait comme enchaînée et incapable de m'aimer autant qu'il le désirait..... Ce n'est pas que l'amour de Paul, comme celui de mes autres serviteurs, fût imparfait en raison de la grâce et de la charité : non, sa charité était parfaite. Il était imparfait en ce sens qu'il n'était pas rassasié. De là sa souffrance. Quand le désir est pleinement satisfait par la possession de ce qu'on aime, il n'y a plus de peine. Mais, parce que, tant qu'il est dans un corps mortel, l'amour ne possède pas parfaitement celui qu'il aime, il demeure en souffrance jusqu'à ce que l'âme séparée du corps voie son désir assouvi et aime désormais sans peine. L'âme est alors rassasiée sans éprouver le dégoût de la satiété, parce qu'étant rassasiée, elle a cependant toujours faim, sans toutefois souffrir de la faim. Séparée du corps, elle remplit sa coupe en moi qui suis la vérité, et la coupe demeure toujours pleine parce que toujours elle est plongée en moi. Que peut-elle désirer qu'elle ne possède ? Elle désire me voir : elle me contemple face à face. Elle désire voir la gloire de la louange de mon nom, elle voit mon nom loué et glorifié dans mes saints, soit dans la nature angélique, soit dans la nature humaine. » (*Dialogue*, ch. XLIX (79); trad. Hurtaud, pp. 275-277. Cf. ch. LIII (83), pp. 284 ss.)

saint Jean de la Croix expriment les ardeurs de l'amour impatient (1).

Même quand la souffrance a cessé, et qu'aux blessures de l'amour plein d'angoisse a succédé le calme, l'ardeur tranquille des plus hautes consolations possibles en cette vie, l'âme dit encore :

« Oh llama de amor viva,
Que tiernamente hieres
De mi alma en el mas profundo centro,
Pues ya no eres esquiva,
Acaba ya, si quieres,
Rompe la tela de este dulce encontro (2). »

C'est donc toujours l'aspiration vers la vision dont on ne jouit pas encore (3).

La raison de ce désir, c'est que l'amour même soupire après la possession et n'est satisfait que par elle. Elle le

(1) Cf. *Le Cantique spirituel*, édit. de Dom Chevallier, introduction, pp. CIII-CV.

(2) « O vive flamme d'amour,
Que vous blessez avec délicatesse
Le centre de mon âme,
Puisque vous n'êtes plus douloureuse,
Achevez maintenant, si vous le voulez bien,
Rompez la toile de cette douce rencontre. »
(*Llama de amor viva*, 1re strophe. Ed. Silverio, t. IV, p. 6).

(3) Même s'il fallait admettre que le sommet normal de la contemplation ici-bas fût une vision transitoire, mais immédiate de l'essence divine (cf. l'article du R. P. REYPENS : *Le sommet de la contemplation mystique*, dans *R. A. M.*, 1922, pp. 250-272 ; et [en hollandais] *Ruusbroec et Jean de la Croix : Leur accord sur le sommet de la contemplation*, dans *Ons geestelijk Erf*, avril 1931), il resterait toujours que cette vision n'est pas « rassasiante » et demande à être remplacée par la vision béatifique (cf. MARÉCHAL, S. J., *Sur les cimes de l'oraison*, dans *Nouv. Rev. Théol.*, t. LVI, deux art.). Saint Jean de la Croix insiste toujours sur la profonde différence qui sépare de la vision du ciel les plus hautes contemplations dans l'Union transformante. On en verra un exemple dans le texte que nous citerons plus loin (commentaire des deux derniers vers de la 3e strophe de la *Vive Flamme*).

transforme en le rassasiant. Nous comprenons ainsi la première différence qui sépare irréductiblement la charité du voyage de celle de la Patrie. La seconde en découle.

B. — L'amour de Dieu au ciel n'est pas libre, mais nécessaire

Tandis que l'amour de Dieu sur la terre demeure toujours libre, l'amour des élus ne l'est plus. Ici-bas, nous sommes libres d'aimer Dieu ou de nous détourner de Lui par le péché mortel, qui comporte toujours une certaine haine, au moins implicite, de Dieu (1) (liberté de spécification). Nous savons certes, tant par la raison que par la foi, que Dieu est le souverain Bien, mais nos dispositions, nos attaches à tels ou tels objets peuvent nous faire estimer, au moins par le dernier jugement pratique, duquel dépend immédiatement l'action, qu'il n'est pas bon pour nous, *hic et nunc*, de l'aimer efficacement, de nous conformer à sa volonté. Même en ceux que la confirmation en grâce met dans la bienheureuse impossibilité de pécher, l'amour est libre de s'exercer ou non (liberté d'exercice). On peut cesser de penser à Dieu et dès lors cesser de l'aimer. Le difficile est même, pour la plupart des âmes, de penser souvent à Lui et de multiplier les actes d'amour.

Au ciel, l'amour de Dieu est nécessaire : non seulement les élus ne peuvent plus haïr Dieu, mais ils ne peuvent pas s'abstenir un seul instant de l'aimer, inter-

(1) De même que tout acte vertueux demande à être inspiré par l'amour de charité, ainsi aucun péché n'est pleinement intelligible, si l'on ose dire, que sous la motion de la haine, contraire de la charité.

rompre ou seulement retenir l'élan de leur amour pour Lui. Ils voient Dieu tel qu'Il est. Son infinie amabilité, la justice de ses jugements, la sainteté de sa loi, éclatent à leurs yeux. Ils ne peuvent pas ne pas reconnaître en Lui le Bien Souverain, infiniment digne d'être aimé, dont la possession comble tout désir, hors duquel aucune béatitude n'est possible. L'aimer apparaît dès lors comme nécessairement lié au bonheur. Ni dans l'objet divin, ni dans l'acte d'amour ne saurait apparaître aucune ombre de mal, aucune raison de lassitude ou de dégoût, aucune sorte d'obtacle à un bien meilleur. Les conditions de la liberté ne se vérifient donc pas. Nous ne sommes libres en effet que vis-à-vis de biens particuliers, qui ne sont ni ne paraissent — ou vis-à-vis du bien absolu tant qu'il ne paraît pas — nécessairement connexes avec notre bonheur. Loin d'être une infériorité, cette absence de liberté, dans l'acte d'amour des bienheureux, est au contraire une perfection éminente. Si la volonté humaine est libre vis-à-vis des biens finis ou du bien infini insuffisamment connu, c'est que, faite pour le bien universel, aucun bien limité ne peut la combler. Mais elle est subjuguée, comblée, ravie par le bien universellement bon, dès qu'il est clairement vu et contemplé, au point que le regard de l'esprit n'y puisse découvrir aucune ombre de mal, ni s'arrêter à aucun prétexte de ne pas l'aimer. Cette vision étant donnée, la liberté de refuser ou de suspendre l'amour est inconcevable. La volonté ne serait plus volonté, c'est-à-dire faculté du bien.

Or cette vision du souverain Bien, apanage de tous les élus, est un acte qui participe de l'éternité. La vision ne s'interrompt pas. L'élan du cœur que ce regard ravit est, lui aussi, ininterrompu et éternel. C'est pourquoi les bienheureux sont à jamais impeccables, non pas simplement, comme le prétendent certains théologiens (Duns

Scot et ses disciples), parce que Dieu le veut ainsi et les assiste pour qu'ils ne tombent pas dans le péché, mais en raison de cette vision éternelle, de cet amour éternel et éternellement nécessaire. Il va sans dire que le péché d'omission d'un précepte positif est aussi impossible que le péché de transgression d'un précepte négatif. Tout commandement du Seigneur trouve le bienheureux pareillement obéissant. L'obéissance parfaite est la suite nécessaire de l'amour, sa fille inséparable (1). Cette impeccabilité s'entend non seulement par rapport au péché mortel, contraire au précepte divin, mais aussi par rapport au péché véniel. Celui-ci se distingue du péché mortel en ce qu'il n'est pas à proprement parler *contraire* à la loi divine, mais comme en dehors d'elle, *praeter legem*. C'est un acte sans référence possible à la fin dernière. Par là même il est incompatible avec l'adhésion toujours actuelle à la fin dernière, qui résulte de la vision ininterrompue.

L'imperfection elle-même est inconcevable dans une âme qui voit Dieu et se porte vers lui de tout son élan. Élan d'autant plus vif que la vision est plus claire, mais pour chaque âme pareil à lui-même, sans nul fléchissement, pendant toute l'éternité.

Telles sont les différences de l'amour céleste et de la charité sur terre. Mais ces indications sommaires ne nous font pas « réaliser » les transports, la force suave de cet amour. Il faut interroger ici moins les théologiens scolastiques que les grands spirituels et les mystiques. S'ils

(1) « Obedientia filia ponitur caritatis individua, differens ab ea in hoc, quod caritas facit hominem cum Deo *idem velle et idem nolle* per modum amici, obedientia vero per modum subditi. Homo enim, recognoscens se tali amico subditum, perpendit justum esse ut obediat volendo et nolendo, ut subditus, quidquid ille praecepit » (Cajetan, in II^{am} II^{ae}, 104, 3, n° 1).

n'ont pas tous beaucoup insisté sur les qualités de l'amour qui brûle au cœur des saints dans la patrie, ils ont parlé de l'amour qui les transforme dès ici-bas et déjà possède, avec les différences qui subsistent toujours, « une saveur de vie éternelle ». Citons, à titre d'exemple, quelques-unes des pages les plus profondes de saint Jean de la Croix. Dans la troisième strophe de la *Llama*, il compare les attributs divins à des lampes et les puissances de l'âme à des cavernes :

> « ¡Oh lamparas de fuego
> En cuyos resplendores
> Las profundas cavernas del sentido
> Que estaba obscuro y ciego
> Con estraños primores
> Calor y luz dan junto a su querido ! (1) »

Et il commente ainsi les derniers vers :

« Ces cavernes des puissances, déjà si admirables en elles-mêmes et si merveilleusement saturées par les splendeurs des lampes qui brûlent dans l'âme, envoient maintenant à Dieu en Dieu, non seulement ce qu'elles sont (par oblation d'elles-mêmes), mais encore les splendeurs qu'elles ont reçues, et cela en allégresse d'amour, car elles n'ont d'autre attrait que celui de Dieu en Dieu. Elles-mêmes sont devenues des lampes plus ardentes dans le resplendissement des lampes divines, et elles rendent au Bien-Aimé la même lumière et chaleur qu'elles en reçoivent. Et encore elles agissent exactement selon la manière dont elles ont reçu, et retournent au donateur ses propres dons avec toutes les excellences propres au don lui-même.

Elles opèrent avec d'*éminentes excellences* : éminentes,

(1) « O lampes de feu
dans les splendeurs desquelles
les profondes cavernes du sens
qui était obscur et aveugle
donnent en même temps avec de rares excellences
chaleur et lumière à leur Bien-Aimé ! »

puisqu'elles sont d'autre nature et diffèrent entièrement de la manière ordinaire de penser, au point que nulle expression, pour excessive qu'elle paraisse, ne peut les représenter. Car l'excellence avec laquelle l'entendement reçoit la sagesse divine qui l'unit à l'entendement divin devient la mesure de l'excellence avec laquelle l'âme rend cette sagesse. Impossible pour elle de ne pas donner comme elle reçoit : l'excellence avec laquelle la volonté est unie à la souveraine bonté est aussi la mesure de l'excellence avec laquelle elle rend cette même bonté à Dieu en Dieu, car elle ne la reçoit que pour la donner.

De la même manière, c'est selon l'excellence avec laquelle l'âme entre en connaissance de la grandeur de Dieu par son union avec cet attribut qu'elle est lumière et chaleur d'amour. Pour tous les autres attributs que Dieu rend sensibles à l'âme, comme la beauté, la justice, etc., c'est toujours dans la mesure de leur excellence que l'âme y répond par des excellences identiques dont son sens est affecté, qu'elle les retourne à son Bien-Aimé, et cela avec leur propre lumière et chaleur reçues de son Bien-Aimé.

L'âme en effet est devenue une même chose avec lui et, d'une certaine manière, Dieu par participation; et, comme il ne s'agit pas de la transformation parfaite réservée à l'autre vie, nous préférons dire que l'âme est alors en quelque sorte l'ombre de Dieu. Toutefois, c'est par transformation substantielle qu'elle est l'ombre de Dieu, elle fait en Dieu et pour Dieu ce que Dieu fait en elle-même et pour Soi et à sa manière, car les deux volontés n'en font qu'une..... Et, comme Dieu se donne alors à elle, avec une libre et affectueuse volonté, ainsi elle, de son côté, ayant une volonté d'autant plus libre et généreuse qu'elle est plus unie à Dieu en Dieu, donne Dieu à Dieu même, en Dieu. Et il s'agit alors d'un don réel et complet fait par l'âme à Dieu, car en cet état elle sait que Dieu est réellement sien, qu'elle le possède par hérédité, de plein droit, comme enfant adoptif de Dieu, parce que Dieu lui a fait don de Lui-même, et que comme bien propre elle peut le donner et le communiquer selon le désir de sa volonté.

C'est pourquoi elle le donne à son Bien-Aimé, et il est le même Dieu qui s'est donné à elle et par lequel elle paie tout ce qu'elle Lui doit, dans la mesure où sa volonté peut rendre tout ce qu'elle a reçu. Et, comme, dans ce don même que

l'âme fait à Dieu, elle le donne Lui au Saint-Esprit, comme son bien qu'elle livre volontairement, afin qu'en Lui il s'aime comme il le mérite, l'âme trouve en cet acte une fruition, une délectation indicible, parce qu'elle voit qu'elle donne à Dieu ce qui est son bien et que ce bien est digne de son Être infini.

Sans doute, il est vrai que l'âme ne peut de nouveau rendre Dieu même à Lui-même, vu qu'en Soi Il est toujours le même; pourtant l'âme par sa volonté le fait réellement et parfaitement; elle donne tout ce que Dieu lui avait donné en retour de sa dette d'amour, ce qui est donner autant qu'elle a reçu. Et Dieu accepte ce don de l'âme comme un paiement, car tout autre don de moindre valeur ne serait pas un paiement, et Il le reçoit avec reconnaissance comme chose donnée librement par l'âme ; et par son acte l'âme s'enflamme pour Dieu d'un amour qui lui paraît tout nouveau; et Lui, à son tour, se livre encore librement à l'âme en élan d'amour, et l'amour de l'âme en est ravivé, et entre Dieu et l'âme s'établit un courant actuel d'amour réciproque, conséquence de l'union et du contrat matrimonial, et ainsi les biens des contractants qui sont la divine essence sont possédés en commun, et librement de part et d'autre, à raison de la donation volontaire et libre de l'un à l'autre, ce qui fait qu'ils possèdent tout conjointement, disant l'un à l'autre ce que le Fils de Dieu dit au Père par saint Jean : « *Tout ce qui est à moi est à vous, et tout ce qui est à vous est à moi, et je suis glorifié en eux.* » Dans l'autre vie il n'y a aucune interruption à cause de la fruition parfaite, mais ici-bas, dans l'état d'union, cela se produit, quand Dieu excite dans l'âme l'acte de cette transformation, bien que de façon moins parfaite que dans la gloire. Et il n'est pas douteux que l'âme puisse faire ce don, bien qu'il dépasse en grandeur la capacité de son être, car il en est d'elle comme d'un souverain; il possède personnellement des royaumes et des nations; ces biens ont plus d'entité que lui, et pourtant il peut les donner à qui bon lui semble.

Et c'est là une satisfaction, un grand bonheur pour l'âme; voir qu'elle peut donner à Dieu ce qui est plus qu'elle n'est et ne vaut en soi, donner si libéralement Dieu à Dieu même comme une chose sienne, par cette lumière divine et cette chaleur d'amour qu'on lui donne, et cela se fait dans l'autre vie par la lumière de Gloire, et ici-bas il dérive de la foi la

plus ardente. C'est ainsi que *les profondes cavernes du sens avec d'éminentes excellences donnent en même temps chaleur et lumière à leur Bien-Aimé*. Par « en même temps », il faut comprendre que la communication du Père, du Fils et du Saint-Esprit dans l'âme est simultanée, et les Trois sont lumière et feu d'amour en elle (1).

Ce grand texte n'est pas isolé (2). Les œuvres des mystiques en contiennent beaucoup d'analogues qu'on ne saurait trop méditer pour essayer de pressentir ce qu'est au Ciel l'accomplissement du premier précepte : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toutes tes forces, de tout ton esprit. »

Fribourg.

B. Lavaud, O. P.

(1) Traduction Hoornaert, p. 237-239. Cette traduction est établie, on le sait, sur la *seconde rédaction* d'après l'édition du P. Gérard. Le texte se trouve dans cette édition, t. II, p. 471-473; dans l'édition du P. Silverio, t. IV, p. 199-202 (n. 77-80). Cf. la première rédaction, ibid., p. 88-91, 67-70.

(2) Le P. Reypens, dans la première partie de l'article en hollandais cité plus haut, en a rassemblé un bon nombre, afin d'établir que, pour saint Jean de la Croix comme pour Ruusbroec, le sommet de la contemplation est participation expérimentale à la vie même de la sainte Trinité.

Comme soi-même

Toute la misère humaine est faite d'avarice : la misère des corps, du refus de donner son bien; la misère des âmes, du refus de donner son temps et son cœur.

Toutes les souffrances aiguës ou sourdes, toutes les amertumes, les humiliations, tous les chagrins, les haines, les désespoirs de ce monde, sont une faim inapaisée. Faim de pain, faim de secours, faim d'amour.

Depuis le petit garçon qui pleure à gros sanglots parce que sa mère énervée l'a giflé sans raison, jusqu'au trop vieux grand-père que ses petits-fils oublient toujours maintenant d'embrasser; depuis la jeune fille laide qui reste seule dans son coin, jusqu'à l'épouse que son mari ne regarde jamais plus, jusqu'à la femme abandonnée qui se jette à la Seine; depuis l'ami dont l'ami a manqué exprès le rendez-vous, jusqu'au garçon de vingt ans qui meurt seul la nuit dans son lit d'hôpital, pendant que l'infirmière boit du café à la cuisine; depuis le petit de l'Assistance publique jusqu'à l'homme qu'on va guillotiner, tous ont souffert d'un manque, d'une lésinerie d'amour. Chacun avait droit à un morceau de la vie et du cœur d'un autre, que cet autre lui a refusé. Chacun avait besoin pour vivre de ce qu'un autre a réservé pour soi, qui lui était inutile et qui s'est gâté faute d'emploi.

On accuse Dieu de la souffrance humaine, on nie sa bonté parce qu'on voit pleurer les hommes, on brandit contre lui ce fameux « Problème du Mal » comme un

drapeau de révolte — et on ne veut pas voir qu'il nous a donné tout ce qu'il faut pour construire notre bonheur, terrestre et éternel, en même temps que celui d'un certain nombre d'autres : toute un vie à dépenser pour cela, et ce cœur inépuisable pour aimer. On ne veut pas voir que le mal n'existe pas en soi, qu'il n'est pas l'invention de quelqu'un de méchant, surajoutée à notre vie pour nous faire souffrir, mais uniquement notre refus d'utiliser ce que nous possédons, notre manque à répondre quand nous sommes appelés, notre carence, notre défaut, une parcimonie de nous-mêmes aussi imbécile et criminelle que celle du mendiant qui meurt de privations sur sa paillasse cousue d'or.

Encore celui-là ne fait-il tort qu'à lui seul; tandis que nous, c'est tous ceux qui ont besoin de nous que nous laissons dans l'inanition, par cette crainte avare et honteuse de ne pas nous suffire à nous-même. Mais qui pense aux autres avant de penser à soi? C'est toujours la même chose : on se tournera vers le prochain quand on sera suffisamment pourvu. En attendant, on se réserve, on se préserve, on se ménage, on se conserve. Quelle profusion de mots dans la langue pour exprimer cette ladrerie! — C'est qu'elle est à tous les étages de la société, c'est qu'elle revêt toutes les formes. Que l'on se satisfait donc à peu de frais de ce que l'on fait pour les autres! Que proche est la limite derrière laquelle se dresse le sans réplique : « Qu'est-ce que je peux faire de plus? » — Quand on a donné dix sous à un mendiant, en prenant bien garde de ne point rencontrer ses yeux, de peur d'y découvrir quel grain de sable est cette piécette dans le gouffre de sa détresse, quand on a tricoté une petite brassière avec ces hideuses « laines de bienfaisance » — grisnoirâtre ou cachou-vineux, parce que, n'est-ce pas, pour les pauvres, il n'y a pas besoin que ce soit joli —, on s'en

va toute fière de soi, tout éblouie de se voir si généreuse. Qu'est-ce donc que cela, auprès de cette dette de toutes les heures que nous avons contractée en naissant envers tous nos frères? Et qui n'a point donné son cœur en même temps, eût-il versé dans le chapeau graisseux des millions, il n'a donné que du vent. Lorsqu'il arrivera devant le Grand Juge, ses dons ne pèseront pas un fétu, et c'est ce cœur enveloppé de pierre qui emportera la balance jusqu'au fond de l'abîme.

« Quand on donne, Madame, on doit donner ce qu'on a de mieux », me disait une pauvre fille de qui je ne voulais pas accepter la plus belle image qu'elle eût dans son missel. Ce que nous avons de plus précieux, n'est-ce pas notre cœur, notre âme? Si nous les réservons, le reste, de quel prix est-il? — Toutes ces « *Œuvres de Charité* » que l'État a reprises à leur père saint Vincent de Paul pour les « organiser », c'est-à-dire en enlever l'âme qui est le sacrifice, croyez-vous qu'elles méritent encore devant Dieu leur beau nom d'œuvres d'amour? Pourquoi dans ces asiles où l'on recueille ces pitoyables débris d'humanité : les vieillards miséreux, semble-t-on prendre à tâche de retirer de leur pauvre restant de vie toute douceur matérielle et morale? Pourquoi le café du matin sans sucre — et quel café! Nous fera-t-on croire que les crédits soient insuffisants pour donner à chacun par jour un morceau de sucre! Pourquoi les haricots pas cuits, la viande si dure à leurs pauvres mâchoires usées? Il ne faudrait qu'un peu de soin, un peu de bon vouloir du cœur, pour que tout fût bien — mais celles qui cuisinent ces affreux ratas, c'est pour de l'argent qu'elles le font, ce n'est point par amour. Pourquoi le lever à 5 heures pour ces vieux corps fatigués à qui les journées sont si longues et si lourdes à traîner? Pourquoi leurs lettres décachetées? Pense-t-on nécessaire de les surveil-

ler comme des collégiens amoureux, ou les croit-on capables de comploter contre la sûreté de l'État ? — Oui, l'argent y est, et l'organisation, et l'administration, et sans doute même le contrôle et l'inspection. Mais l'amour n'y est pas : il n'y a plus rien. Toutes ces grandes machines d' « Assistance » — comme si on pouvait « assister » sans aimer! — sont devenues d'énormes étouffoirs chargés de retenir d'arriver jusqu'au pauvre le peu de joie, le peu d'air libre et doux que pourrait encore lui apporter la vie.

S'il nous faut absolument réserver quelque chose, choisissons de garder nos sous! — c'est de quoi on se passe le plus facilement. Saint Vincent de Paul en avait-il, des sous ? — Mais donnons un peu de notre vie, un mouvement de notre âme, un rayon de notre cœur, c'est le seul capital qui rapporte.

Un jour, à la gare d'Orsay, attendant le départ du train avec quelques amis venus nous conduire, nous formions sur le quai, au bas de l'escalier, un petit cercle bavard et rieur. Soudain nous vîmes l'une des jeunes femmes se détacher du groupe et grimper d'un élan les degrés. Une pauvresse hésitait sur la première marche, trébuchant entre trois marmots crasseux, accrochés à ses jupes, serrant d'un bras un bébé ficelé dans des guenilles, retenant à grand'peine de l'autre plusieurs paquets croulants. Avec un gentil sourire, la jeune femme prit le bébé, le plus gros des paquets, et descendit prestement le tout qu'elle réajusta dans les bras de la mère au pied de l'escalier. Nous avions eu juste le temps de comprendre ce qu'elle faisait quand elle eut fini. « Tu es folle, lui dit son mari, tu vas avoir attrapé des puces! »

Pauvre petite âme, je t'ai regardée depuis avec douleur t'enfoncer dans cette sinistre vie de plaisirs que tu t'es faite ou que tu t'es laissé faire, boucher les oreilles à la

voix divine et t'évertuer à renier, à arracher de ton cœur ce qui était pur et désintéressé. Mais quand je suis près de désespérer de toi, je t'évoque, descendant l'escalier avec un joli sourire, le ballot malpropre contre ta fine roble claire, le bébé guenilleux pressé sur ton cœur. Et je veux penser que lorsqu'il te faudra comparaître devant le Juge miséricordieux — celui qui a promis récompense à qui donne un verre d'eau au nom de son amour —, c'est de toi, d'abord, cette charmante et tendre image qui appellera ses regards, et derrière elle se cacheront toutes les autres.

A combien de nous, en effet, est-il arrivé souvent d'oublier ainsi et les puces, et notre robe claire, et le dégoût, les regards moqueurs, la crainte de nous faire remarquer, pour apporter, d'un geste simple et prompt, d'une bouffée d'amour, à qui en avait besoin, l'aide que nous pouvions donner? — Hélas! nous avons toujours quelque chose à préserver, quelque chose qui nous appartient ou à quoi nous appartenons, quelque bien plus précieux que l'amour et qui nous retient de nous répandre en lui.

Combien d'êtres avez-vous rencontrés dans la vie, qui avaient toujours, avant même que vous ne l'eussiez demandé, tout ce que vous espériez d'eux, que ce fût de l'argent, du temps, de la compassion, de l'indulgence ou de la tendresse? — On se prête une fois, deux fois, en supputant ce qu'on y perd; au troisième appel on rentre dans sa coquille avec une espèce d'indignation : « Je veux bien faire pour lui ce que je peux, mais il exagère, j'ai mon travail, j'ai mes enfants, etc., etc.! »

Qu'est-ce que l'on n'a pas, à quoi l'on se doit avant ce pauvre prochain si peu proche, dont nous séparent tant de soins, tant de soucis, tant de besoins, tant de précautions et de provisions! Ils sont sur nos cœurs comme sur le petit héros de Mayne Reid, enfermé à fond de cale,

ces innombrables caisses, colis, ballots qu'il dut percer, vider, repousser, traverser, escalader, avant de remonter à la lumière. Il reste toujours en nous quelque coffre trop précieux pour que nous osions l'éventrer, quelque ramassis de vieilleries depuis trop longtemps mises de côté pour que nous ayons le courage de nous en débarrasser enfin — restes d'étoffes, débris de fourrure, vieux rubans (ça peut servir un jour!), vieilles manies, petits plaisirs stupides, « convenances », dont on encombre le fond de ses armoires et le fond de sa vie, où il ne reste plus de place pour les choses neuves et fragiles, pour la création perpétuelle de l'amour. Et nous demeurons murés parmi nos réserves et par elles, à demi étouffés, occupés seulement à nous empêcher de mourir, inutiles à nous-mêmes qui n'aurons rien appris, rien connu, rien fait que nous maintenir en vie, inutiles à ceux dont nous entendons sur nos têtes les pas sourds, et dont nous demeurons à jamais séparés.

Regardez vivre les gens les uns à côté des autres. Le sentiment qui préside à la plupart des relations humaines, qu'elles soient familiales, sociales, internationales, c'est la peur d'être conduit à faire plus qu'on n'est tenu de faire, à donner plus qu'on ne doit, la peur d'être dupe, c'est-à-dire de ne pas recevoir, en échange de ce que l'on abandonne, tout ce que cela est susceptible de vous rapporter, la peur de prêter sans intérêt, sans garantie, la peur de dépenser sans profit.

« D'abord, l'argent, moi j'le donne jamais avec plaisir », expliquait dans le train une femme à qui le contrôleur venait de faire payer un supplément. « D'abord, moi, je ne me donne jamais avec plaisir! » semblent vouloir dire tant de gens qui se sont fait, contre les indiscrets qui prétendraient attenter à leur précieux moi, une sorte de rempart de leur humeur chagrine.

Moroses et fermés parmi les leurs, ils circulent enveloppés de leurs soucis, tout entiers requis par leurs travaux, enfoncés dans leurs sombres pensées, créant autour d'eux une atmosphère de sourd et continuel malaise, qui rabat la joie et fige l'élan, redoutables, inaccessibles, inutilisables pour ceux qu'à leur côté il faudrait aider à travailler, à souffrir, à aimer, à comprendre — à vivre enfin ! Qu'un ami, qu'un étranger arrive, aussitôt les voilà gais, spirituels, charmants ; la chape de plomb tombe, le Mont Sinaï accouche d'un être jeune et vivant. Tous respirent, on retrouve son père, son mari. Allons! la vie n'est point si lourde, il y a encore du soleil en ce monde! — Mais l'étranger repart. Les nuages remontent, le ciel de nouveau pèse sur les cœurs assombris.

Si vous avez pu faire pour un indifférent l'effort de secouer vos tracas, ces êtres qui sont vôtres, qui vous aiment, qui ont besoin de vous, ne méritent-ils pas que vous renouveliez pour eux cet effort ? Faire partager ses fardeaux à ceux qu'on aime, ce n'est pas les en écraser, c'est leur demander de vous aider à les rendre légers. Il n'y a rien de tel pour cela que de faire contrepoids aux siens avec ceux des autres, comme le jardinier s'équilibre entre ses deux arrosoirs.

Moins grave en apparence que l'esprit chagrin, plus ruineuse encore, qui dira de quel égoïsme, de quelle avarice est le manteau la simple et banale mauvaise humeur, où l'on se laisse aller si facilement, dont on s'absout si légèrement ? On a subi quelque fatigue, quelque retard, quelque déception — c'est-à-dire : on a donné un peu plus de son temps, un peu plus de soi-même qu'on n'y consentait —, alors, furieux, on se retourne contre l'innocent qui est près de soi pour lui en faire payer le dommage, pour récupérer sur lui, par la paix, par la joie qu'on lui prend, la perte qu'on a subie. « Je

suis ennuyé, mécontent; je m'en vengerai en vous empêchant de rire. J'ai souffert, vous me revaudrez cela en souffrant aussi ! Je suis malheureux ; personne n'aura l'audace d'être joyeux auprès de moi! » pense le blessé tout étranglé d'injuste ressentiment, telles ces pauvres femmes en deuil, pendant la guerre, qui ne supportaient pas que toutes les autres n'eussent pas perdu comme elles leur fils ou leur mari. — Et, les sourcils froncés, nerveux, hargneux, on passe le déjeuner à mariner dans son dépit, à trouver tout exécrable, à envoyer tout promener, pendant que les autres baissent la tête, l'appétit coupé, une grande tristesse au cœur s'ils sont très bons, une sourde rancune et l'impatience de s'évader s'ils ont pour vous la même sorte d'amour que vous leur témoignez.

C'est ainsi que pour un rien : un tram manqué, un rôti brûlé, une rencontre désagréable, un travail agaçant — ennuis menus qui se renouvellent jour après jour et qui n'existent que par l'attention qu'on leur prête —, on supprime de son existence et de celle des siens la joie, la liberté, les doux échanges de l'affection, on se livre, soi et toute sa maison, à l'envahissement de la médiocrité quotidienne, on étouffe, pour les autres et pour soi, la grâce et la beauté de la vie dans la rancune des petites pertes, des misères insignifiantes qu'elle vous inflige.

Car, par ce raidissement perpétuel dans le refus, on se prive du meilleur remède qui soit contre les « ennuis » : en les regardant paisiblement en face, on constate en effet qu'ils ne sont pas grand'chose puisqu'ils n'atteignent que soi, qu'on peut après tout les oublier sans faire offense à la gravité de la vie puisque rien d'essentiel n'a été par eux blessé. Et, si même ils sont de taille à vous ôter votre propre insouciance, il reste du moins celle des autres, qui est bonne à partager.

Si c'est d'une grande peine que l'on souffre, on écarte,

par cet avare et amer reploiement sur sa blessure, le seul véritable adoucissement qui lui puisse être apporté : la vue du bonheur des autres. On ferme son cœur et ses yeux à la découverte — comme une déchirure par où apparaîtrait le ciel bleu dans le couvercle des nuages écrasants — de cet autre grand firmament de joie, quand on en croyait le monde à jamais séparé. On refuse la douceur infinie qui peut se lever sur la douleur, comme une tendre aurore sur une mer dévastée, de se voir seul atteint — et les autres du moins sont encore saufs, ils sont encore heureux! La terre pour eux regorge encore de richesses; elle n'est donc point ce désert affreux que j'avais cru; voici de nouveau l'espérance, et toute cette beauté à eux que je peux serrer contre mon cœur ! — Puis cette pensée secrète, comme un grand flot de courage : peut-être ai-je pris tout le malheur; il n'en est point resté pour eux; béni soit donc leur très précieux bonheur, et qu'il dure, et qu'il me soit bien cher, lui qui peut-être a été payé par le mien !

Même sans accès d'humeur, combien il est rare que l'on fasse effort pour surmonter sa fatigue, son ennui, afin d'être simplement agréable aux siens! Et de combien de maux est responsable cette quotidienne lâcheté! Tant de femmes coupables, qui ne le fussent point devenues si elles avaient trouvé en leur mari cet être facile et gai qu'il réservait, on ne sait pour qui ni pour quoi, sous un masque grognon et accablé! — Tant de maris volages qui seraient encore tendrement attentifs à leur femme si elle ne leur eût point avarement dissimulé, à l'abri de ses peignoirs défraîchis, des rhumes de ses enfants, de ses histoires de bonnes et de ses comptes de ménage, ce qu'elle possédait encore de grâce et de tendresse! — Que d'enfants dévoyés, ou simplement médiocres, mal utilisés, parce qu'ils n'ont jamais trouvé chez leurs parents

que fronts soucieux, exigences aveugles, défense, raideur ! Ils auraient eu besoin que l'on se fît petit avec eux, pour regarder de leur hauteur les montagnes qu'on leur voulait voir escalader, que l'on comblât de l'abondance d'un cœur indulgent les manques de leur ignorance, de leur faiblesse, qu'on les modelât sans contrainte, par le simple fait de faire devant eux ce qu'il fallait qu'on fît, d'être avec eux ce qu'ils attendaient que l'on fût, qu'on les regardât, qu'on les comprît, qu'on fût ouvert à leur naïf appétit d'amour.

Mais les parents, ce sont trop souvent des gens qui ne sont jamais là ou qui n'ont jamais le temps, qui n'écoutent pas quand on leur parle et dont les yeux vous traversent sans vous voir, des êtres inaccessibles, enveloppés de glace, réservés à des besognes d'une écrasante importance et à des « relations » impressionnantes, dont l'enfant sent d'instinct l'inutilité, la vanité, à des plaisirs qu'il méprise, à toute une vie mystérieuse et pas toujours belle, que le petit garçon taché d'encre, la gamine romanesque, n'ont rien d'autre à faire qu'à regarder du dehors, sans avoir l'air surtout de comprendre !

Plus ils grandissent, plus devient pressant et grave l'appel de leur âme vers ceux qui leur doivent une explication, une direction, plus se font angoissants les problèmes où ils se débattent — plus le père, plus la mère sont loin, plus il s'avère à jamais impossible de leur ouvrir, si peu que ce soit, ce cœur tourmenté qu'ils n'ont jamais eu le temps de connaître — ce cœur qui leur apparaîtra tout à coup monstrueusement égoïste le jour que vieillis, seuls, ou le voyant près d'être pris par un autre, ils se ressouviendront de l'aimer.

C'est ainsi que l'on vit côte à côte, parfois jusqu'à la mort, dans la séparation, chacun se gardant pour quelque chose de meilleur, et ne trouvant jamais pour se don-

ner l'occasion suffisante, tant il a peur de se démunir de ses réserves, chacun laissant les autres appeler en vain, souffrir et se perdre, parce qu'il ne peut pas, parce qu'il n'a pas le temps !

« Je n'ai pas le temps », devise de l'ingratitude du cœur! *Ce n'est pas le temps qui manque, c'est nous qui lui manquons*, dit un des personnages de Claudel (1). — Nous sommes toujours ailleurs, nous avons toujours autre chose à faire, le présent ne nous trouve jamais tout entiers disponibles, nous avons toujours un coin de nous-mêmes en réserve pour demain. Or, ce morceau-là précisément était indispensable pour que l'acte que l'on attendait de nous atteignît son achèvement, pour que notre don trouvât son utilisation, pour que le vide qui nous sollicitait fût comblé. Faute de cette part indûment réservée l'effort interrompu demeure stérile, celui qui peinait près de nous n'est pas aidé, celui qui souffrait n'est pas consolé. *Ce qui fait l'insuffisance de l'homme*, dit Jacques Rivière, *c'est qu'il n'est pas tout entier dans le moment où on l'éprouve, c'est qu'il ne peut se donner que peu à peu, et que de la suite on ne sait pas ce qui pourra sortir. Si l'on y réfléchit, toute faute est une faute au sens propre, c'est-à-dire un manque de présence de tout le reste de l'âme au moment où s'exerce l'une de ses facultés* (2).

La première chose qu'il faudrait apprendre aux enfants, c'est à ne jamais rien garder, de soi ni pour soi. — Mais que fait-on ? « Mange, dit-on au bébé qui ne peut pas finir ses nouilles, allons, vite cette cuillerée, ou je la donne à ta sœur! » Et le bébé ouvre une grande bouche, pour que pareil malheur n'arrive pas, pour que tout soit bien pour lui, même ces dernières cuillerées froides qui

(1) *Partage de Midi*, p. 19.
(2) *A la Trace de Dieu*, p. 209.

lui soulèvent le cœur! — Je me rappelle la honte et l'abîme de réflexions où m'avait jetée mon fils — il n'avait pas trois ans — un jour que, me laissant aller par routine paresseuse à ces sûres vieilles méthodes d'éducation, je lui disais : « Tu n'as pas honte de laisser ton pain, quand il y a tant de petits enfants qui n'en ont pas! — Eh bien! faut leur donner, me répondit-il. Ils seront bien contents ! »

Mais s'appliquer à rendre les autres contents, ce n'est pas en général ce qu'on enseigne à ses enfants — quand on prend la peine de leur enseigner quelque chose. « Je veux que mon fils soit dur, disait cette mère, pour qu'il se débrouille dans la vie et qu'il soit heureux, même si pour cela il doit en écraser d'autres! » — « Pourquoi as-tu donné toutes tes billes à ton camarade? crie cette autre. Tu es fou! Qu'est-ce qui te reste, maintenant! » — « Ménage-toi, ma fille, ménage-toi ! conseille ce père. Laisse les autres se débrouiller tout seuls. Eux ne viendront pas t'aider, va, quand tu seras dans le pétrin! »

C'est ainsi qu'aux yeux des enfants on arrive à faire du dévouement, de la bonté, une espèce de faiblesse, une sottise dont il faut se garder, une intempérance à laquelle ils ne se laisseront plus aller qu'en se cachant, et qu'ils arriveront vite, d'ailleurs, à guérir. C'est ainsi qu'on fait des hommes « forts » !

Pauvre mère! vous serez bien payée de vos peines le jour où cette force se retournera contre vous et vous rejettera, vous aussi, du cœur de votre enfant! Car lorsqu'on commence à tracer un cercle pour limiter son amour à ceux qu'on peut aimer sans crainte d'y perdre, le cercle ne peut plus s'arrêter de rétrécir. Il rejette tout successivement : amis, parents, femme, enfants — car tout amour, quel qu'il soit, ne manque jamais d'arriver à une heure où il semble demander plus qu'il ne donne

— jusqu'à ce qu'il finisse par ne plus enclore que le seul être qui l'a voulu tracer. Puis, continuant invinciblement de se resserrer sur lui, le cercle bientôt le presse si étroitement qu'il le supprime : *L'homme fort sera l'étoupe, et ses œuvres, l'étincelle; ils brûleront tous deux ensemble, et personne n'éteindra* (1).

Petits enfants qu'on trompe, qu'on déforme, qu'on abîme, qu'on ne sait que dresser à mordre pour défendre votre os, petits enfants, vous n'êtes pas des chiens pour n'obéir qu'à la loi du plus fort! — Vous êtes des âmes faites à l'image de Dieu, c'est-à-dire de celui qui d'abord aime. Vous êtes un souffle d'amour qui ne se nourrit que d'amour, comme le vent se propage par le vent. N'écoutez pas ceux qui vous disent : « Défendez-vous contre vos frères! » Être fort, ce n'est pas être cadenassé, cuirassé contre les autres. Être fort, c'est être une source de tendresse qui ne tarit jamais, et que votre sourire ouvre à qui vous approche. Honte à qui vous modèle ce visage raidi, ces sourcils froncés, cette bouche serrée comme si elle craignait de laisser échapper l'âme, honte à qui vous désapprend le sourire !

Sourire ! à la fois le signe et la fleur de l'amour — comme l'herbe plus verte annonce la fontaine qui l'abreuve — petite flamme soudain éclose pour le Poucet perdu dans la sombre forêt des misères humaines, parole sans bruit devant ses yeux qui l'invite, qui le conduit; et déjà il n'a plus peur, il n'est plus égaré. — Vous étiez là, devant ce visage mystérieux d'un autre être : visage fermé, âme close, regard armé qui vous surveille — le fort est bien gardé! Vous étiez seul, vous aviez mal et froid, vous ne saviez où porter votre peine. Soudain toute la grâce, toute la légèreté du monde est là : le visage a souri — l'âme s'est ouverte, elle s'est offerte, elle s'est

(1) Isaïe, I, 31.

donnée! Quelqu'un est près de vous : plus de solitude, plus d'angoisse, plus de ténèbres; on vous a pris doucement par la main, il fait doux, il fait clair, et vous montez ensemble vers cette petite étoile d'espérance et de joie.

O sourire fraternel, qui comprends tout, qui livres tout, petite lumière qui dis que l'âme est présente, qu'il fait bon quand tu t'allumes! Que tu as réchauffé de cœurs, que tu as guéri de peines, que tu as ranimé d'espoirs à demi morts, toi, le fils premier-né de la charité! — Tendres petites figures, gardez votre sourire; c'est entre les enfants du Père le signe de reconnaissance : celui qui ne sait plus sourire ne sait plus aimer; celui qui n'aime plus est comme un mort, il est plus radicalement séparé de la source de force et de vie qu'un sarment desséché — il ne sera bon comme lui qu'à être jeté au feu.

Être fort, c'est avoir toujours ce qu'on vous demande et le donner. Sans doute il n'y a au monde qu'un être vraiment fort, c'est Dieu : lui seul possède *tout* ce qui nous est nécessaire. Mais à chacun de nous il a remis une certaine part de son héritage, à charge pour nous de la distribuer entre ceux qui nous la viendront réclamer. C'est là notre tâche, c'est là notre richesse : avoir quelque chose à donner.

Malheur à qui rapporte au jour des comptes une somme inutilement gardée : le talent caché dans la terre! « Tout ce que tu as mis de côté pour toi, dira le Seigneur, tu l'as pris à ceux pour qui je te l'avais confié. Les voleurs et les incapables n'entrent pas dans mon ciel. *Ce serviteur inutile, jetez-le dans ténèbres extérieures* (1). »

Donnez vos billes, petits enfants; donnez vos sous, si par malheur on vous a déjà enseigné qu'ils valaient quelque chose. Surtout, d'abord, donnez votre amour! Ne

(1) Matth., xxv, 30.

soyez pas ces forteresses d'égoïsme et d'ingratitude que votre famille même fait de vous, trop souvent, dans son sein pour sa tristesse — soleils autour desquels toute la maison gravite sans qu'ils consentent à lui verser un rayon de leur lumière —, ces cœurs fermés à tout ce qui n'est pas vos plaisirs, vos projets, votre précieuse personne, cependant que les parents (ils ne sont pas tous absents et inaccessibles) mènent auprès de vous, pour vous, leur vie difficile et morne qui ne vous intéresse pas, portent péniblement leur âme que vous n'avez jamais pris la peine de regarder, vous offrent timidement leur amour que vous dédaignez d'apercevoir. Craignez de découvrir, au jour où ils vous quitteront, que vous ne leur avez jamais rendu la plus petite part de la dette immense que vous aviez envers eux, que votre refus est responsable devant Dieu de toutes les insuffisances que vous avez seules voulu connaître en eux, et que cette dette va peser sur vous pour l'éternité !

Allez, que nous soyons enfants, parents, serviteurs, maîtres, amis ou frères, nous n'avons qu'un moyen certain de ne rien garder de trop pour nous, c'est de donner tout ce qu'on nous demande ; nous n'avons qu'un moyen d'être sûrs que nous ne manquons pas à autrui, c'est de lui donner toujours tout d'un seul coup.

On nous enseigne à craindre de faire trop ? Ne craignons jamais que de ne pas faire assez; et l'on n'a fait assez que lorsqu'on a fait trop.

On nous apprend à nous ménager, à nous réserver ? Dépensons-nous, épuisons-nous, vidons-nous sans cesse et jusqu'au fond ! C'est toujours la même chose : si la fontaine ne s'écoule, l'eau ne se renouvelle jamais. On n'a point d'argent à donner parce qu'il faut avoir des économies en banque; on n'a pas de force à dépenser

pour les autres parce qu'il faut prévoir qu'on en aura besoin pour soi; on n'a pas de compassion de reste pour les malheurs d'autrui parce qu'on la réserve pour ses propres peines; on ne peut jamais se mettre à la place de personne, parce qu'on a trop peur de manquer à la sienne durant ce temps; on n'a pas d'amour à distribuer parce qu'on l'a tout entier mis de côté pour soi.

Et l'eau croupit, la pitié se rouille, l'amour rancit, le cœur s'ankylose !

Puis, tandis qu'autour de nous, de nos réserves inutiles, nous créons la famine, nous nous apercevons tout à coup que nous avons réussi au-delà de nos espérances : nul en effet ne portera plus sur nous une main avide; il n'y a plus personne, nous avons créé par la même occasion le désert. Nous sommes hors d'atteinte — mais hors de portée aussi de tout secours ! Nous nous sommes défendus contre les indiscrets, les profiteurs, nous avons fait de savants calculs pour tout gagner et ne rien perdre — une seule chose nous avons oublié de prévoir : c'est que les autres pouvaient être aussi « forts » que nous, savoir eux aussi s'éloigner prudemment de qui l'on ne peut plus rien tirer, et arranger, tout comme nous, leur inestimable petite existence avec le maximum d'économie. Nous nous sommes mis à l'abri de leur besoin — ils se sont mis à l'abri du nôtre. Ou s'ils ne l'ont point voulu faire, nous l'avons fait pour eux. Appelons maintenant, crions! c'est nous qui avons matelassé les murs et verrouillé les portes entre nous et eux.

Car l'économie de soi ne se contente pas de frustrer les autres de ce que nous leur devions, elle nous sépare d'eux, elle nous les retire. Nous avons voulu nous garder pour nous seuls : nous sommes condamnés à nous seuls.

Isabelle Rivière.

La consécration du genre humain au Cœur immaculé de Marie

Devant les grands périls de l'heure présente que nul n'ignore, on sent le besoin de recourir à l'Amour rédempteur du Christ et d'y recourir par la plus puissante intercession, celle de Marie médiatrice.

Bien des évêques français réunis à Lourdes, au deuxième congrès marial national, le 27 juillet 1929, ont même exprimé au Souverain Pontife le désir d'une consécration du genre humain au Cœur immaculé de Marie. Ce désir avait été déjà formulé quelques années auparavant par les pasteurs de plusieurs diocèses de France et d'Italie (1).

Au mal dont nous souffrons le plus, il ne voient de remède efficace que dans un recours plein de foi et de confiance aux grands médiateurs que Dieu nous a donnés à cause de notre faiblesse. Dans l'économie du salut comme dans la piété des fidèles, Marie est inséparable de son Fils, et, plus que personne, elle peut attirer sur nous par sa prière toutes les grâces que l'Amour miséricordieux du Sauveur veut nous accorder. Il n'est donc pas étonnant que, après la consécration du genre humain au

(1) Des évêques italiens demandèrent à Léon XIII l'autorisation de consacrer leurs diocèses au Cœur très pur de Marie; Mgr Dadolle, Mgr Touchet, le cardinal Couillé, avaient proclamé Marie Reine de l'univers.

Sacré-Cœur, l'idée prit corps d'une consécration analogue au Cœur immaculé de Marie (1).

*
* *

Un des grands périls de l'heure actuelle se trouve évidemment dans le communisme international, d'origine matérialiste, qui nie l'existence de Dieu, la vie future, qui détruit la dignité de la personne humaine, celle de la famille et de la patrie. Il cherche à conquérir l'Europe et rêve d'une révolution mondiale, qui serait la fin du Christianisme et de toute religion, selon le programme de la ligue athée des « sans-Dieu » qui se répand du sein du bolchevisme en différents pays.

Pour résister à ce mouvement communiste, s'élève de divers côtés un nationalisme, qui, lorsqu'il n'est plus seulement défensif, mais offensif, passe souvent les justes limites; il peut élever ceux qui s'enlisaient dans une vie individuelle toute égoïste, mais il peut aussi faire descen-

(1) Le Père Deschamps, S. J., en 1900, le cardinal Richard, archevêque de Paris, en 1906, le P. Le Doré, supérieur général des Eudistes, en 1908 et 1912, le P. Lintelo, S. J., en 1914, prirent l'initiative de pétitions au Souverain Pontife pour obtenir la consécration universelle du genre humain au Cœur immaculé de Marie.

Par un acte collectif les évêques de France au début de la guerre, en décembre 1914, consacrèrent la France. Le cardinal Mercier, en 1915, dans sa lettre pastorale sur Marie Médiatrice, salua Marie, Mère du genre humain, comme la souveraine du monde. Le R. P. Lucas, nouveau Supérieur général des Eudistes, et la Légion du Cœur immaculé de Marie, approuvée par de nombreux évêques, obtinrent en quelques mois plus de 300.000 signatures pour hâter, par cette consécration, la paix du Christ dans le règne du Christ.

On se rappelle aussi qu'en décembre 1836, le vénérable curé de Notre-Dame des Victoires à Paris, célébrant la messe à l'autel de la Vierge, le cœur brisé à la pensée de l'inutilité de son ministère, entendit ces paroles : « Consacre ta paroisse au très saint et immaculé Cœur de Marie », et, la consécration faite, la paroisse fut transformée.

dre ceux qui vivaient par l'esprit chrétien d'une conception plus haute et plus universelle des grands besoins spirituels de toute âme humaine. Ici et là le nationalisme outré tend même à devenir une adoration payenne de l'État plus ou moins déifié. Et pour réagir contre une forme du naturalisme matérialiste, on tombe dans une autre forme de la même erreur, au détriment de la vie des âmes, qui peuvent ainsi s'égarer au point de ne plus retrouver la vraie voie.

Certes nous devons avoir au cœur l'amour de la famille et de la patrie jusqu'à l'héroïsme, mais on sent aussi de plus en plus la nécessité de s'élever au-dessus de ce conflit humain entre le communisme et le nationalisme, en prenant plus profondément contact avec les sources supérieures de vie par une prière sincère, inspirée par un grand esprit de foi et de confiance en Dieu.

***

Les meilleurs, les plus croyants et les plus zélés, dans les peuples que divisent tant de conflits, sentent le besoin d'une *prière commune* qui réunisse devant Dieu les âmes profondément chrétiennes des différents pays, pour obtenir que le *règne du Seigneur arrive* progressivement en nous. Sans lui la paix, la tranquillité de l'ordre, ne peut être restaurée et maintenue solidement dans la vie individuelle, dans la famille, dans la cité et parmi les nations.

Pour rendre cette prière commune de tous les croyants plus confiante et plus efficace, il n'est que de nous rappeler et de vivre la doctrine du *Christ, tête de l'humanité* et de la *Cité de Dieu*, comme aimait à dire saint Augustin, de la cité qui commence ici-bas et s'achève dans la vie éternelle. Vers elle, sous la direction du Sauveur et de l'Église, doivent tendre tous les hommes, de quelque

race qu'ils soient; en elle doivent se réunir, comme dans la Patrie par excellence, les âmes de bonne volonté de toutes les patries de la terre.

Le Sauveur est précisément venu pour que les hommes de toutes les races et de tous les peuples aient la vie qui ne finit pas, « *ut vitam habeant, et abundantius habeant* ».

Dans cette pensée, au début de ce siècle, Léon XIII consacra au Sacré-Cœur le genre humain tout entier, non seulement les fidèles, mais les infidèles, musulmans, bouddhistes, ceux même qui se disent athées, tous les hommes, pour les mettre davantage, par cette consécration, sous le rayonnement des grâces qui viennent du Christ mort pour tous sans exception. Comme l'enseigne saint Thomas (1), lorsque l'enfant, même infidèle, arrive à l'usage plein de la raison, il doit choisir entre la route du devoir, qui conduit à Dieu, souverain bien, ou celle du plaisir déréglé, qui nous conduit à nous aimer par-dessus tout, en nous détournant de Dieu. A ce moment l'âme de l'enfant, même infidèle, est sollicitée par une grâce prévenante, par une prévenance divine, et s'il n'y résiste pas, il prend le droit chemin, qui mène finalement de grâce en grâce jusqu'à celle de la bonne mort et du salut. Certainement la consécration du genre humain au Sacré-Cœur a mis les âmes des infidèles sous un rayonnement plus intense de grâces de lumière, d'attrait et de force.

Aujourd'hui devant les périls qui nous menacent, plusieurs évêques ont pensé qu'il convient de demander au

(1) I^{a} II^{ae}, q. 89, a. 6 : « Primum quod tunc homini cogitandum occurrit, est deliberare de seipso. Et si quidem *seipsum ordinaverit ad debitum finem*, per gratiam consequetur remissionem originalis peccati. »

Saint-Père de renouveler cette consécration, en priant Marie médiatrice, Mère de tous les hommes, de les présenter elle-même à son Fils.

Après la prière qui dure toujours au Cœur de Notre-Seigneur, et qui est comme l'âme du sacrifice de la messe incessamment célébré à la surface de la terre, la plus grande prière, la plus puissante contre l'esprit du mal, contre l'esprit d'orgueil qui divise les individus, les classes et les peuples, est la prière de Marie.

***

Dieu veut n'accorder certains bienfaits qu'à de ferventes supplications, que lorsqu'un certain nombre d'âmes auront vraiment mis en elles, *à la première place, la charité surnaturelle et la sanctification* au-dessus de l'activité naturelle.

Le conflit qui divise les hommes en ce moment est surtout de *l'ordre de l'esprit*, entre les droits imprescriptibles de Dieu et les prétendus droits d'une raison athée, qui ne veut pas admettre l'ordre de la grâce et le bienfait divin de la Rédemption, incessamment rappelé par l'Eglise.

Cette raison, qui revendique son absolue autonomie ou indépendance, préfère souvent se nier elle-même, nier la valeur de ses premiers principes, plutôt que d'admettre l'existence de Dieu, auteur du salut.

Pour triompher dans cette lutte, nous devons mettre au-dessus de tout *l'esprit des trois vertus théologales*, l'esprit de foi, de confiance en la Providence et d'amour de Dieu et des âmes. Sans cet esprit surnaturel, que pourrait en définitive tout l'effort de la science humaine, contre les maux de l'athéisme et du matérialisme, et contre ceux d'un faux idéalisme plus pervers, qui ne conserve

de Dieu que le nom, et qui reporte sur l'homme lui-même l'adoration due au Créateur ?

La gravité du mal actuel vient du renversement de l'échelle des valeurs : on cherche le salut dans la solution des crises économiques, d'où naît le chômage en ce moment, et ces crises sont insolubles si l'on se détourne de la vraie fin dernière de l'activité humaine et du secours supérieur sans lequel on ne peut atteindre cette fin. La recherche du plaisir et des intérêts terrestres fait complètement oublier à la grande majorité la première ligne de la doctrine chrétienne : « *J'ai été créé et mis au monde pour connaître Dieu, l'aimer, le servir et par ce moyen obtenir la vie éternelle.* » Peu à peu à cette doctrine de notre vraie fin dernière on substitue cette autre, qu'on formule sans la moindre allusion à Dieu, Souverain Bien : « *La fin de l'homme est le plein développement de sa personnalité.* » Et ce développement, on le cherche en faisant *de l'activité secondaire*, extérieure et dérivée, *la principale*, et de la principale la secondaire. L'homme en vient ainsi pratiquement à s'aimer lui-même plus que Dieu, l'axe de sa vie est changé. Le principe vivificateur n'étant plus à sa vraie place, tout dépérit; *le secondaire lui-même qu'on a voulu placer trop haut, en le préférant au principal, finit par ne plus rien valoir.* Tel un organisme, où l'hypertrophie de certains organes, au détriment des principaux, dispose à la mort. *Le sel s'affadit et ne vaut plus rien*, comme dit l'Évangile. On arrive à cela peu à peu, en préférant l'activité naturelle, intellectuelle et sociale, à l'esprit de foi, de confiance en Dieu et de charité, en préférant les vertus naturelles aux vertus théologales. Même des âmes très élevées en viendraient ainsi à s'affadir en négligeant le principal; tel le prêtre qui finirait par expédier sa messe en un quart d'heure pour se livrer à une action qu'il poursuivrait

sans aucun fruit, parce qu'il n'aurait plus la vraie lumière.

Peu à peu on renverse ainsi complètement l'échelle des valeurs, et le plein développement de la personnalité, auquel on aspire, fait penser plutôt à la personnalité de celui qui a dit : « *Non serviam* », qu'à la personnalité des saints, qui ont compris que ce plein développement consiste à mourir au moi fait d'orgueil, d'amour-propre, d'égoïsme inconscient, pour vivre véritablement de Dieu et pour Lui.

Cette voie conduit à la destruction de toute sagesse. Au lieu de juger de toutes choses par leur cause la plus élevée et par leur fin dernière, on juge de ce qu'il y a de plus grand par ce qu'il y a de plus inférieur, par les choses les plus matérielles. L'utile, qui ne se conçoit que par rapport à une fin, devient fin dernière. Ce renversement de l'échelle des valeurs ou de l'ordre supprime évidemment toute paix, qui se définit la tranquillité de l'ordre établi par Dieu.

*
* *

Dans un tel désarroi général, à quelle force supérieure recourir ?

Si nous savions où est l'âme qui est en ce moment la plus sainte de la terre, plusieurs seraient plus heureux de l'entendre que d'écouter le plus grand philosophe ou le plus grand homme d'État de notre temps.

Nul ne sait ici-bas où est cette âme la plus sainte de toutes. Elle-même plus que personne connaît le prix de la vie cachée comme un saint Alexis, un saint Benoît-Joseph Labre, un saint Curé d'Ars, une sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. Certes sa prière doit être singulièrement efficace.

Mais si nous ne savons pas où se trouve l'âme la plus sainte de notre génération, nous savons où est le Pasteur suprême, qui a l'infaillibilité pour nous conduire, et nous savons aussi quelle est, après la sainte âme du Christ, l'âme incontestablement la plus sainte de toutes les générations humaines et celle dont la prière est la plus puissante. C'est très certainement l'âme de Marie.

La force dont nous avons besoin dans le désarroi général de l'heure présente, c'est la prière de Marie, Mère de tous les hommes, qui nous l'obtiendra du Sauveur.

La prière de Marie est *universelle* au plus grand sens du mot. La Bienheureuse Vierge prie non seulement pour toutes les âmes individuelles de la terre et du purgatoire, mais aussi pour les familles, et pour tous les peuples qui doivent vivre sous le rayonnement de la lumière de l'Évangile, sous l'influence de l'Église. Elle prie pour que le règne de Dieu et du Christ Jésus arrive jusqu'aux extrémités du monde, à la place du règne de la convoitise et de l'orgueil.

L'amour miséricordieux de Marie pour tous les hommes dépasse celui de tous les saints réunis. Par suite, sa prière est très puissante contre l'esprit de division qui dresse les uns contre les autres les individus, les classes et les peuples. Si un pacte formel et pleinement consenti avec le démon peut avoir des conséquences effroyables dans la vie d'une âme, quel effet spirituel ne produira pas une consécration à Marie faite avec grand esprit de foi, et renouvelée chaque jour avec une fidélité plus grande ? *La supplication* de la Vierge pour nous est celle *d'une Mère très éclairée, très aimante, très forte,* qui veille incessamment sur tous ses enfants, sur tous les hommes appelés à recevoir les fruits de la Rédemption.

Celui-là en fait l'expérience qui consacre tous les jours à Marie tous ses travaux, ses œuvres spirituelles, et tout

ce qu'il entreprend. Il retrouve foi et confiance, lorsque tout paraissait perdu.

Si notre consécration personnelle à Notre-Seigneur par Marie, telle que l'explique le Bx Grignon de Montfort, peut, lorsque nous en vivons, attirer sur nous de grandes grâces de lumière, d'attrait, de force; si elle nous fait entrer ainsi plus profondément dans le mystère de la Communion des saints, quels ne seraient pas les fruits d'une consécration du genre humain faite au Sauveur par Marie elle-même, à la demande du Père commun des fidèles, surtout si, dans les circonstances où nous sommes, tous les croyants des différents pays s'unissaient pour en vivre, dans une fervente prière souvent renouvelée au moment de la messe?

Au-dessus de l'internationalisme, qui méconnaît le génie et les traditions des différents peuples, et du nationalisme qui oublie souvent les aspirations les plus hautes de l'humanité, doit s'élever le « supranationalisme » de la vie de l'Église catholique ou universelle, qui doit réunir les âmes des différentes nations sous la même lumière de l'Évangile, dans la même espérance surnaturelle et le même amour de Dieu. Daigne la Mère du Sauveur par sa prière mettre les âmes croyantes des différents peuples sous le rayonnement de cette parole du Christ : « La lumière que vous m'avez donnée, ô mon Père, je la leur ai donnée, pour qu'ils soient un comme nous-mêmes nous sommes un » (Joan., XVII, 22).

Pour obtenir cette grâce, il convient que les âmes de prière fassent souvent *oraison avec Marie*, en s'unissant très intimement à son éclatante pureté et à son amour miséricordieux pour les pécheurs. Cette oraison ainsi faite avec la sainte Vierge *pacifie*, même aux heures les plus angoissantes, où l'on pense aux dangers que courent tant d'âmes si exposées à se perdre. Dans les grandes

questions de la volonté salvifique universelle et de la prédestination, notre intelligence facilement s'égarerait, soit dans le sens du pélagianisme, soit dans celui tout opposé du calvinisme; mais lorsqu'on prie alors intimement la Mère de Dieu, il n'est pas rare que sans bruit de parole, et comme seule une mère le peut, elle fasse descendre en nous, avec quelque chose de sa douceur et de sa sainteté, *la lumière de vie* qui pacifie toutes choses. Elle nous rappelle que nous sommes sous le gouvernement de Dieu et que son amour miséricordieux rayonne sur les âmes, même sur celles des infidèles, pour leur faire désirer la vérité et le salut plus que nous ne pensons.

*
* *

Que pouvons-nous offrir de plus précieux à Marie pour le salut des âmes? — Des messes; car plus que personne elle connaît le prix du précieux sang de son Fils et elle continue de s'unir à son oblation, en nous apprenant à le faire nous-mêmes. Pratiquement depuis quelque temps a été prise l'initiative de faire célébrer des messes chaque jour, à chacune de ces trois grandes intentions : pour la Russie, pour la conversion de la Chine et du Japon, pour celle des Musulmans et autres infidèles de l'Afrique. Il convient aussi de faire célébrer le saint sacrifice pour les pays où sévit la persécution, comme l'Espagne et le Mexique, en s'unissant à ces messes par un véritable esprit de prière et de pénitence ou réparation.

Le premier bulletin de l'Union eucharistique pour la conversion des musulmans rappelle ces paroles du P. Ch. de Foucauld, mort victime de son dévouement aux infidèles : « *Tout homme doit nous apparaître comme un frère couvert, ainsi que d'un manteau, du Sang de Jésus...* Que ne devons-nous pas à des âmes dont le prix

est le sang de Jésus?... Il est mort pour chacune d'elles. Tout chrétien doit être apôtre. Faire tout mon possible pour le salut des peuples infidèles dans un oubli total de moi. Le bien que fait une âme est en raison directe de son esprit intérieur...

« *Offrez votre vie à Dieu, par les mains de Notre Mère la Très Sainte Vierge, en union avec le sacrifice de Notre-Seigneur Jésus-Christ et à toutes les intentions de son Cœur.* »

« Toutes vos douleurs, toutes vos larmes sont des âmes.

« Ne perds jamais une communion par ta faute; *une communion* c'est plus que la vie, plus que tous les biens du monde, plus que tout l'univers entier, c'est Dieu lui-même, c'est moi Jésus. — *Une messe glorifie plus Dieu que ne le pourrait faire la louange de tous les anges et le martyre de tous les hommes.* Le martyre de tous les hommes et l'adoration de tous les anges, c'est quelque chose de fini; *une messe c'est l'infini.* » Le sang sacramentellement répandu sur l'autel, à toute heure du jour, est *le sang de l'Agneau qui efface les péchés du monde.* Le sacrifice de la Messe, en perpétuant ainsi en substance le sacrifice de la Croix, nous en applique les fruits et nous permet d'y participer par l'oblation et la communion.

Ainsi se vérifiera ce qui est dit dans l'Apocalypse : « Maintenant est établi le salut et la force et le règne de notre Dieu et la puissance de son Christ, car il a été précipité l'accusateur de nos frères qui les accusait devant Dieu, jour et nuit, et *ils l'ont vaincu par le sang de l'Agneau* » (Apoc., XII, 10).

*
* *

La célébration quotidienne de messes pour la Russie

n'est pas moins importante à l'heure présente. Rien de plus affligeant que l'état où se trouve cette nation : la situation des enfants élevés dans l'athéisme et l'enthousiasme pour un progrès d'ordre tout matériel, — la destruction du mariage et de la famille, — la désolation de tous ceux qui veulent encore être fidèles à leurs grands devoirs envers Dieu et travailler à leur salut.

L'esprit du mal ne redoute rien tant qu'une messe, surtout lorsqu'elle est célébrée avec grande ferveur et que beaucoup s'y unissent avec esprit de foi.

Lorsque l'ennemi du bien se heurte à quelque insurmontable obstacle, c'est que, dans une église, un prêtre faible et pauvre a offert avec foi la très puissante hostie et le sang rédempteur.

Rappelons-nous que « *le Christ toujours vivant ne cesse d'intercéder pour nous* » (Hebr., VII, 25). Il le fait particulièrement à la sainte messe. A l'instant où les paroles de la double consécration sont prononcées, *Jésus veut actuellement qu'elles produisent ce qu'elles signifient.* Il le veut actuellement, et il le fait. Il veut *continuer de s'offrir ainsi* pour appliquer aux différentes générations humaines les mérites de sa Passion et de sa mort.

*
* *

A l'exemple de Marie, Médiatrice de toutes les grâces, et en nous appuyant sur sa très puissante intercession, unissons-nous à cet acte intérieur d'oblation toujours vivant au cœur du Christ, et qui est comme l'âme du saint sacrifice de la messe. Unissons-nous-y par l'acceptation surnaturelle et généreuse des peines quotidiennes. Mais offrons surtout à Dieu le précieux sang de son Fils, en esprit d'adoration, de réparation, de supplication et

d'action de grâces. La conversion des âmes est l'œuvre du Sang rédempteur (1).

La prière la plus puissante sur le Cœur du Christ est celle de Marie, médiatrice universelle, Mère de tous les hommes, qui plus que personne après son Fils connaît les immenses besoins spirituels de l'heure présente.

« Il est dans l'ordre, écrivait le cardinal Mercier, que les enfants expriment à leur Père leurs plus intimes désirs. » On peut espérer qu'un jour, lorsque l'heure providentielle sera venue, Sa Sainteté Pie XI, appelé le Pape des missions, ayant égard aux vœux des évêques et des fidèles, voudra consacrer le genre humain au Saint Cœur de Marie, pour qu'elle-même nous présente plus instamment à son Fils. Adressons-nous à elle avec la plus grande confiance, en nous rappelant les paroles qu'elle nous dit par la liturgie : « *Qui me invenerit, inveniet vitam, et hauriet salutem a Domino* : Celui qui me trouve a trouvé la vie et obtient de Dieu le salut » (Prov., VIII, 35).

Rome. Angelico.

fr. Rég. Garrigou-Lagrange, O. P.

(1) Les personnes qui voudraient faire célébrer des messes pour la conversion de l'Islam peuvent s'adresser au R. P. Joyeux, administrateur délégué de l'assistance morale aux Indigènes du Nord africain, 23, rue des Consuls, Alger, pour la conversion des païens de la Chine et du Japon et pour la Russie, à la Trappe de Notre-Dame des Neiges (Ardèche), ou au presbytère du Plan d'Aups, par Saint-Zacharie (Var), où l'on trouve les bulletins de cette croisade de prières.

LES MAITRES ET LES MODÈLES

La foi de saint Joseph

Il y aurait assurément une belle étude à faire de tout ce qui a constitué la vie intérieure, la vie profonde de saint Joseph, l'état particulier de sa grâce et de ses vertus théologales et morales. Sa vraie grandeur est là.

Et entre autres choses ce juste a singulièrement vécu de la foi. La qualité de cette foi, qu'a toujours vivifiée une charité encore plus grande, donne la mesure spirituelle de ce saint homme qui mérita d'être le parfait mari de la très sainte Vierge et le père adoptif de l'Enfant-Dieu.

La foi de sa jeunesse

Déjà elle fut très grande. Dans son adhésion au mystère divin ce jeune israélite égala les plus grands de ses ancêtres et les meilleurs de ses contemporains. Sans doute même il les dépassa par la pureté et par l'intensité de sa foi.

Cette foi juive était bien belle à sa manière et en son temps. Elle était le prélude de la nôtre et déjà se composait comme elle. Elle offrait les mêmes objets à croire : le secret de Dieu et la majesté de son Envoyé. Elle donnait la même raison de croire : le témoignage et la pa-

role de Dieu. Elle faisait se lever dans les âmes la même docilité à Dieu et dans les esprits une même lumière.

C'est donc cette foi que le jeune Joseph possède éminemment, étant déjà, plus que personne, du nombre des adorateurs en esprit et en vérité, et on peut dire à leur tête. Cette foi est chez lui plus avancée quant au double objet, car il a sur Dieu des vues plus hautes et plus vraies, et sur le Messie de plus justes pressentiments et prévisions. Cette foi est chez lui plus saisissante par son motif, car Joseph a le sens et le culte de tout ce que Dieu dit : il est de ceux qui savent écouter et garder toute révélation. Quant à sa lumière intérieure, on verra qu'elle est vive et pénétrante au-delà de ce qu'on peut dire, servie par une docilité merveilleuse, par la plus entière ouverture et soumission d'esprit, par une mémoire fidèle des Écritures et des événements, et par une sorte d'ingénuité à s'adapter au divin.

Joseph sera constamment dans les actes et dans les mouvements de cette foi. Enfant, adolescent, jeune homme, il n'a cessé de s'en nourrir et de s'y développer.

C'est cette grande foi qui donne à ce jeune juif son air si remarquable de gravité et de profondeur. Il est toujours posé, réfléchi. Il est naturellement discret et silencieux, plein d'affabilité cependant et parlant comme un sage. On le voit pensif. Il est d'une étrange application à la prière, et visiblement rempli de l'invisible.

C'est ainsi que Marie le vit, son jeune parent, et qu'elle l'aima, devinant en lui une âme pareille à la sienne. C'est dans la foi qu'ils se sont rencontrés et rapprochés.

Elle trouve en lui le protecteur et le grand frère qu'elle cherche, vivant comme elle de la foi en Dieu et en Celui-qui-doit-venir. Et lui trouve en elle son enfant, sa sœur. « Mon enfant, ma sœur... » Elle lui parle si bien du Dieu

des pères, elle en a le cœur si débordant, et il la voit si absorbée en ce Dieu, qu'elle devient pour lui, l'humble et doux Joseph, toute une révélation. Elle apporte un appui à sa foi. Car, bien qu'elle ne soit à ses yeux de jeune homme qu'une charmante et virginale enfant, il reconnaît tout de suite, malgré la discrétion dont elle se pare, qu'elle est plus avancée en grâce et plus grande que lui devant Dieu.

Ils conviennent de se fiancer et bientôt décident qu'ils vivront comme frère et sœur. Magnifiques jeunes gens, si spirituels, si voués à Dieu, qu'ils ne sauraient même se douter de la destinée qui les attend ni à quel point ils sont du Nouveau Testament plus que de l'Ancien.

Cette première foi de Joseph, qui l'a rapproché de Marie et uni à elle, l'oriente et le précipite à son insu vers Jésus-Christ.

La foi de son age mûr

Jusqu'à présent, si dépassante qu'elle ait été, la foi de saint Joseph a été celle de tous les siens. Mais voici que Dieu va lui demander et lui infuser une foi qui n'est plus celle de tout le monde, une foi nouvelle qui n'est plus simplement la foi reçue mais qui la continue, la consomme et la porte à son comble.

Le parfait israélite est soudain projeté en plein christianisme, sans transition, si l'on peut dire. Et dans cet ordre nouveau le voilà premier, à part et au-dessus de ceux qui, venant après lui dans sa descendance spirituelle, se trouveront en contact avec les mêmes réalités et auront à vivre de la même foi. Pour lui le contact va se produire de telle sorte que sa foi demeure très singulière, quoique ce soit bien la nôtre. Une seule la dépasse,

aucune autre ne peut l'égaler. Elle fait songer à celle des Apôtres qui, elle aussi, est si spéciale ; mais la foi de Joseph est d'un ordre plus intérieur et d'un plus grand mérite en somme. Elle ressemble et se joint à celle de la très sainte Vierge : c'est le mieux qu'on puisse dire et le terme de comparaison le plus exact.

A l'improviste Joseph est envahi et submergé par le mystère divin. Dieu fait irruption, non avec cet éclat qu'il a déployé dans les plus illustres théophanies de l'ancien temps, mais avec une espèce de secret et de tact qui ajoute beaucoup à la perfection et au mérite de la foi. Et cependant il s'agit ici de la plus grande manifestation divine qui fût jamais, puisque c'est le Verbe qui se fait chair et qui vient habiter parmi nous. Mais Joseph est traité par Dieu comme le plus grand spirituel de ces temps nouveaux : point d'éclat donc, très peu de merveilleux, des événements extérieurs aussi réduits que possible ; au contraire, des choses tout intimes, beaucoup de réflexion, des épreuves d'âme, une indicible angoisse, du silence et de l'attente, des révélations et avertissements en songe, disant l'essentiel et rien de plus, et c'est avec tout cela que se produit la première foi chrétienne et que ce dernier des patriarches et des prophètes fait au Verbe incarné l'accueil même que celui-ci désire.

Les siens ne l'ont pas reçu, dit saint Jean. Si, si, en la personne de ce juste, ils l'ont reçu d'une manière splendide, et plus spirituellement qu'on eût pu s'y attendre.

Examinons cependant quelques-uns des aspects de cette foi par laquelle Joseph accueille le Fils de Dieu fait homme. Nous sommes tentés de crier à notre Seigneur : Heureux l'homme qui s'est penché sur ton berceau et qui t'a soulevé dans ses bras! Mais Jésus réplique : Bien plus heureux est-il d'avoir cru, et d'avoir su comprendre et garder le secret divin !

Joseph singulièrement grand dans sa foi

Première singularité. Jamais homme ne fut aussi en contact avec le mystère divin, ni aussi lié avec ce qui a constitué l'objet même de sa foi. Seule la Vierge Marie lui ressemble en cette singularité.

Dieu ne s'est jamais présenté dans de pareilles conditions. Quand on pense que c'est chez le charpentier Joseph que le Verbe de Dieu s'en vient habiter pour être parmi nous! Joseph a Dieu chez lui. Il est mis en demeure de loger à son foyer Celui en qui réside corporellement la plénitude de la divinité. Le divin est là sous son toit, qui s'installe dans sa maison, transforme son existence et bouleverse sa situation. Chez lui, dans la plus stricte intimité du ménage, dans le plus simple écoulement des travaux et des jours, tout lui devient objet de foi.

Le mystère de Dieu lui arrive incarné en deux personnes : l'une qui est sa fiancée puis son épouse, et l'autre qui passe pour être son enfant. Mais quoi? quel est ce double mystère?

D'abord, cette virginale enfant à laquelle il a donné son cœur et consacré son dévouement, voilà qu'elle lui devient un mystère, un mystère de foi. Elle est et il la sait secrète et silencieuse et profonde, il l'aime ainsi. Mais dans le cas présent, ce qui est arrivé et dont elle n'a rien dit, le dépasse et le laisse dans l'angoisse. Il ne peut douter un instant de la virginité. Il pressent la divinité. Et c'est pourquoi l'unique pensée de son esprit, malgré le déchirement de son cœur, est de s'effacer devant le mystère.

O Joseph, que vous êtes grand dans cette angoisse! Votre foi vous dit que Dieu a passé, qu'il est là. Héroïquement, vous voulez disparaître, vous voulez vous ôter.

Vous n'êtes pas jaloux de votre Dieu. Mais, quand il vous est intimement révélé que vous devez non vous retirer mais vous offrir pour vous donner vous-même et pour servir, de quel cœur vous accueillez le message et de quel esprit vous tâchez de le pénétrer afin de mieux vous dévouer à celle qui est désormais la jeune mère de votre Dieu !

Ensuite, c'est ce Dieu même qui vous est un mystère de foi, ce Dieu qui vous est rendu si étroitement présent sous un mode si nouveau, sous la forme de ce tout-petit qui attend tout de sa mère et de vous. Vous allez l'avoir à partir de maintenant tout le temps de votre vie. C'est vous qui allez veiller à ce que saint Paul appellera l'anéantissement du Fils de Dieu, et présider, si l'on peut dire, à la sincérité de son incarnation. Vous aurez à cacher le mystère, à la différence des apôtres qui auront à le divulguer. Vous adhérez de toute votre âme à l'énigme de cette enfance dont il vous faut assurer le salut par l'exil, et de cette adolescence dont vous devez dissimuler l'éclat au fond d'un bourg insignifiant.

O Joseph, que je vous trouve grand dans cette adhésion! Jour et nuit, dans l'humble détail de la vie, non pas trois ans mais trente, vous avez été en tête à tête avec le Verbe incarné et caché, et vous l'avez aimé et servi comme personne d'autre ne le saura jamais faire, que votre sainte et virginale épouse. Vous avez soutenu le poids d'un tel mystère, pas une minute votre foi n'a fléchi, pas un instant elle ne s'est démentie; au contraire, elle n'a jamais fait que grandir en face de son objet, si proche qu'il vous fût et si voilé qu'il demeurât.

Deuxième singularité. Jamais homme ne reçut de motifs de croire aussi particuliers et en apparence aussi étranges, pour ne pas dire déconcertants. Entre les pro-

phètes et les apôtres, entre l'ancienne Église et la nouvelle, Joseph est seul dans la révélation qui lui est faite. Seul avec Marie qu'il rejoint en cette autre singularité.

Dieu accable Joseph de son mystère et semble cependant lui ménager sa révélation avec la plus extrême parcimonie. Une présence divine se produit, la plus haute qui se puisse jamais voir ou même concevoir, et à celui qui en est le serviteur officiel et l'authentique témoin elle ne se révèle que de la manière la plus sobre et avec une discrétion qui nous paraît excessive. C'est à cela que peut se mesurer la spiritualité de Joseph et l'étonnante qualité de sa foi.

A un certain moment la révélation semble même se réduire à rien, et c'est alors pour la foi de ce saint homme une nuit affreusement obscure. Où est la vérité divine et comment va-t-elle se faire jour? L'évidence de la maternité, la certitude de la virginité, la gravité religieuse et la sainteté croissante de la jeune femme, son silence redoublant celui de Dieu, enfin le songe libérateur avec les paroles exactes et sur la Mère et sur l'Enfant et sur son rôle à lui Joseph, voilà tout. C'est bien peu, nous semble-t-il, pour de si grandes choses. C'est sans aucun éclat. Le merveilleux n'arrive pas jusqu'à lui. Joseph n'est favorisé ni de l'apparition extérieure des anges qui parlent aux bergers et à Marie elle-même, ni de la vue de l'astre qui conduit les mages. Toutes ces merveilles ne le touchent que par ouï-dire, et au fond sa foi n'en a pas besoin. Elle se forme sans cela, elle est au-dessus de cela.

Et pas plus dans la suite qu'à l'origine le mystère de Jésus ne lui sera révélé avec le moindre éclat. Or jamais certainement Joseph n'éprouvera le besoin et n'aura même l'idée de demander plus de signes qu'il n'en reçoit ni une autre révélation que celle qui lui est accordée. Il

est manifestement sur un autre plan que ses compatriotes ou parents de Nazareth qui réclameront de Jésus, pour croire en lui, des démonstrations à grand effet. Et c'est en ceci que se manifeste ce qu'on peut appeler « l'intériorité » de Joseph.

Pourtant il ne peut venir à l'esprit de personne que ce jeune juif, religieux, juste, distingué, ait dû s'enfoncer aveuglément dans le mystère. Dieu ne traite pas ainsi les siens. Jésus choisira pour le prêcher des garçons pleins d'intelligence et de bon sens. Il a certainement choisi pour cacher son mystère quelqu'un de supérieurement doué. Y pense-t-on ? Celui qui devait près de lui représenter l'image même du Père! Aussi la foi de ce grand homme est-elle instruite et informée comme le sera celle des croyants les plus éminents et des âmes les plus intérieures, les plus spirituelles. L'argument tiré des prophéties est celui qui demande le plus de sagesse et de réflexion. Il n'est point pour la foule, mais pour l'élite des sages. Joseph est un sage dans toute l'acception du terme. Sa foi s'éclaire beaucoup à la lumière des prophéties, et une révélation très convaincante lui vient de cet accord constamment aperçu, et plus en profondeur qu'en surface puisqu'il est en effet souvent plus latent qu'apparent, entre la prédiction et l'événement.

Voilà certes un des beaux côtés de la foi de saint Joseph. L'Évangile selon saint Matthieu le met bien en lumière. Toutes les premières pages dévoilent le point de vue de Joseph et paraissent émaner de lui, comme celles de saint Luc décèlent les confidences de Marie. C'est donc tout naturellement que ces souvenirs de Joseph se seraient trouvés dans le goût et dans l'inspiration de saint Matthieu (1). Avec le troisième évangéliste

(1) Matth., I, 23 ; II, 6, 15, 18.

on chante des cantiques; avec le premier on rumine les prophéties. Joseph se guide ainsi à la lumière de Dieu. Représentons-le-nous donc méditant et approfondissant le mystère du Christ et de la Vierge à la clarté des prophéties et des figures. Ces deux êtres chéris et sacrés dont il a la charge, tout un peuple les précède et tout un monde les suit. Si Dieu s'est tant occupé d'eux, c'est qu'il veut tout récapituler en eux. La foi de saint Joseph s'élève à des visions immenses, à certaines heures et en certaines rencontres elle est inondée de lumière, elle sent couler en elle la révélation des plus intimes secrets de Dieu. Joseph voit grand. Joseph voit clair.

Troisième singularité. Jamais homme n'a reçu au dedans de lui une lumière de foi qui se puisse comparer à celle de saint Joseph. De là cette étonnante docilité, qui est unique, et cette ouverture et application à Dieu, et cette adaptation au divin.

La surabondance des dons infus, la qualité hors de pair de la vertu ou aptitude de foi avec ses annexes d'intelligence et de science, ce ne sont pas des choses que nous supposons, mais que nous voyons en saint Joseph. Nous les discernons en lui comme en Marie aux attitudes et à la physionomie qu'ils ont dans l'Évangile. Cet homme qui sait comme sa jeune femme observer tout très profondément, retenir tout ce qu'il entend et le méditer dans son cœur; cet homme qui sait s'étonner de ce qui arrive et s'avouer que Dieu le dépasse; cet homme enfin qui croit si complètement, même sans comprendre, tout ce qui lui est dit de la part du Seigneur, et trahit par la promptitude et la ponctualité de son obéissance la sublime et simple perfection de sa croyance, cet homme est assurément rempli du Saint-Esprit et porté par des habitudes de foi qu'on n'avait encore pas vues et qu'on ne reverra plus en cette façon ni à ce degré.

Et pour entendre les prophéties comme il a fait, quelle lumière il faut! « On n'entend les prophéties que quand on voit les choses arrivées : ainsi les preuves de la retraite, et de la discrétion, du silence, etc., ne se prouvent qu'à ceux qui les savent et les croient. — Joseph si intérieur, dans une loi tout extérieure (1). »

Admirons donc ce croyant, vrai père des croyants, dans la lumière intérieure qui se surajoute à sa grande intelligence pour l'éclairer sur de si grands mystères si discrètement insinués et révélés.

Cette lumière de grâce, comme il a fallu qu'elle soit forte chez vous, ô Joseph! C'est elle qui vous permet de vous consacrer au mystère, d'en distinguer l'évidente crédibilité, d'en sonder l'obscure intelligibilité. De quoi est faite votre apologétique, et de quoi votre théologie, car vous possédâtes magnifiquement l'une et l'autre? De la perfection même et de l'exquise humanité du double trésor dont vous avez la garde, de l'accord des prophéties et des réalités, de l'afflux de lumière qui vous arrive, de la sûreté des divins instincts qui vous mènent, d'une sorte de facilité à croire qui vous donne déjà comme le sens et la vue de l'invisible et vous rend possesseur d'un immense espoir qui se prépare entre vos mains.

On aimerait de regarder plus à fond cet état d'âme que fut la foi de saint Joseph. La foi déjà au Christ Jésus. La conviction journalière de ce plérôme du divin et de l'humain qui est dans cet adolescent qu'il élève avec la Vierge-Mère. Toute la grandeur que les apôtres et la sainte Église à leur suite mettront dans cette foi, elle est déjà dans l'âme de Joseph, en plus grand même, en plus méritoire, en plus singulier.

(1) Pascal, *Pensées*, 698.

La foi de ses derniers jours

On ne peut pas dire la foi de ses vieux jours, car selon toute vraisemblance il ne fut jamais un vieillard ni par l'âge ni par l'âme.

Ce juste meurt comme il a vécu, dans cette foi hors ligne au Christ Jésus.

Il meurt avant que Jésus se soit manifesté au monde. Il disparaît parce que sa présence serait une gêne pour cette manifestation même. Aux environs de la cinquantaine sans doute, étant encore dans la force de l'âge, il meurt entre les bras de Jésus. Mais là encore le spirituel dépasse le sensible, et celui-ci n'est que le sacrement de celui-là.

Ces deux hommes, apparemment père et fils, se considèrent en cet instant les yeux dans les yeux. Jésus dit peu de paroles, mais il est là qui communique abondamment sa propre vie. Et dans le regard de son sauveur, Joseph aperçoit la lumière même de l'au-delà. Il s'en va dans son éternité d'une âme absolument paisible. « Entre tes mains, mon Fils, je remets mon souffle et mon esprit. »

Joseph meurt les yeux littéralement fixés sur celui qu'il sait être l'auteur et le consommateur de sa foi (1).

Voilà pourquoi nous l'invoquons comme le modèle et le patron de la bonne mort.

Nous éprouvons le besoin de l'ajouter à « cette nuée de témoins dont nous sommes environnés » et qui dès les plus anciens jours du monde nous apprennent à

(1) Hébr., XII, 2.

« sauver nos âmes par la foi (1) ». Venu le dernier de tous et dans la plénitude des temps, Joseph nous apparaît plus grand qu'eux. Et le pape Léon XIII n'a fait que reconnaître et bien situer cette grandeur dans la foi, quand il a proclamé saint Joseph patron de l'Église universelle.

Je pense même que Jésus dut beaucoup admirer cette foi de son père adoptif et se dire qu'il n'en retrouverait plus jamais une aussi grande en Israël.

Passe-Prest.

fr. R. Bernard, O. P.

(1) Hébr., x, 39-xii, 1.

Le Bienheureux Jean Bosco

(*Suite et fin*)

III. — Le Thaumaturge

Don Bosco est entré dans l'histoire par la double porte, à la façon des grands hommes et à la façon des saints. Devant le monde entier l'éloge est unanime. « Il fut, disait son ami Pie IX, d'une stature aux proportions colossales et harmonieuses ; la Providence le marqua dans le monde pour une mission de charité et de bonté. Son nom est un de ceux que les siècles béniront à jamais. »

Dans la vie et les œuvres de Don Bosco, tout est humble et tout est grand. Ce contraste inspire confiance et sympathie.

De la pauvre chaumière qui le vit naître, du pré des Becchi où, jeune enfant, il gardait ses deux vaches, de la sobre campagne piémontaise qui fut le cadre de sa première vie laborieuse, il garda toujours un grand air de simplicité. Plus tard, dans l'enthousiasme des foules qui se pressaient à sa bénédiction et à ses miracles, quand il remarquait les dégâts faits à sa pauvre soutane par une piété quelque peu indiscrète, il trouvait là des raisons de s'humilier. A Paris, en 1883, au milieu du triomphe si spontané que lui faisait le peuple, il corrigeait en souriant les émotions bien légitimes de son entourage : « Ces braves gens oublient qu'ils ont devant eux un pauvre pâtre des Becchi. »

Et pourtant il a donné ses signes de bonne heure. A dix ans, au lendemain d'un songe merveilleux, il s'imposait déjà à ses camarades petits et grands; il maîtrisait son auditoire pour lui faire entendre une leçon de catéchisme ou un sermon.

Quel beau départ! Le chemin sera long; l'ascension sera dure, mais combien glorieuse! Pie XI proposait naguère Don Bosco comme modèle à un groupe d'Alpins : « Il fut un merveilleux guide spirituel. Qu'il veille sur vous, qu'il vous protège aux heures pénibles et qu'il vous aide dans les rudes ascensions de la vertu. » Le Bienheureux est passé par là.

L'histoire de sa vie a été une révélation; on le connaît mieux, et il grandit chaque jour. Il se présente à nous comme *un homme de génie* d'une activité prodigieuse, *un homme de Dieu* d'une fécondité magnifique, *un favori du ciel* d'une puissance étonnante.

Nos saints sont les vrais grands hommes. Ceux que le monde a classés sont parfois d'une catégorie à part, avec des revers de médaille qui sont des tares. Les « grands cœurs » ont souvent leurs petites faiblesses, que les biographes s'appliquent à voiler ou à excuser.

L'Église n'a pas à rougir de ses saints. En les offrant à notre admiration et à notre imitation, elle est sincère. La rigueur de ses contrôles, la sévérité de ses procès assurent l'héroïsme sur toute la ligne. Chez elle, le grand homme doit être grand, même, et d'abord, pour son valet de chambre. A ce fond de garantie viennent s'ajouter d'autres privilèges. Des hauteurs sereines où ils sont montés à la suite du Maître, ils ont la bonne position. Ils ont l'atmosphère plus limpide pour les idées générales, l'œil plus pur et le cœur plus libre pour les décisions fécondes. Mieux éclairés sur la marche des choses humaines, ils les

ont mieux comprises, et leurs jugements sont plus sûrs.

Don Bosco connut tous ces avantages. Sans embarras, ni jactance, il était le conseiller très écouté des princes et des hommes d'État.

Des honneurs de ce monde il n'accepta jamais aucun signe. Pas de titre à son nom ; pas de décoration sur son humble soutane. Il s'appelait « le pauvre Don Bosco » ; mais ce nom immortel est synonyme de charité, de bonté intégrale, de dévouement total. Il avait la vraie grandeur, celle qui se mesure au rayonnement des pensées et au poids du cœur.

Un sénateur de Turin vint un jour, au nom du Gouvernement, lui porter la Croix de chevalier de l'ordre national Saint-Maurice. Don Bosco sourit. « Je suis très honoré, et je vous remercie, Monsieur le Comte ; mais je ne puis accepter. Si j'avais des titres, on croirait que je n'ai besoin de rien. Et puis les croix ne me manquent pas ! Ce que je demande surtout, c'est du pain pour mes orphelins. » Le nom de Don Bosco ne parut pas sur les listes officielles ; mais on fit mieux. Le Conseil de l'Ordre eut une décision élégante : il fit servir au prêtre généreux et désintéressé une pension annuelle de cinq cents francs.

La scène est jolie ; elle rappelle celle d'Ars. Le saint Curé demandait aussi si la Légion d'honneur lui rapporterait quelque argent pour ses pauvres. Et en guise de remerciement il donnait une médaille de la Sainte Vierge au délégué de l'empereur.

Au soir de sa vie, pour récompenser le bon serviteur de l'Église, Pie IX songea à lui donner un titre de Monseigneur. Don Bosco protesta : « Merci, Saint-Père ; le violet ferait tache sur ma vieille soutane ; et mes petits gamins n'oseraient plus m'approcher. Avec cela le monde me croirait riche, chargé de rentes et de bénéfices ; et le courage me manquerait pour aller mendier en bel habit violet. »

La noblesse et les titres de Don Bosco, c'était l'affection de sa chère jeunesse. Il n'en voulut jamais d'autre.

Plus tard, Pie IX revint à la charge. Les lumières, les conseils du Voyant de Turin pouvaient être utiles au prisonnier du Vatican aux heures douloureuses qui suivirent l'installation du pouvoir royal sur la colline d'en face, au Quirinal. On proposa à Don Bosco de transporter sur les bords du Tibre la direction de ses œuvres. Là un titre éclatant viendrait ajouter son prestige et consacrer le succès. Pas plus que le violet du dignitaire, la pourpre romaine ne put tenter Don Bosco. Il resta à Turin ; il fut toute sa vie le père des orphelins, l'humble prêtre du Valdocco.

De cette grandeur réelle et de bon aloi, le Bienheureux a donné des preuves nombreuses au cours de sa longue vie.

Le génie est par nature créateur et novateur. Loin des chemins battus, il se fraye son chemin, et les âmes suivent. Souvent il brise les coutumes routinières pour faire avancer les conquêtes de l'intelligence ou le règne de Dieu. Dans l'apostolat de la jeunesse, quel spécialiste merveilleux fut Don Bosco ! Il fut précurseur et inventeur : il devança son siècle de cinquante ans.

Ses œuvres, il les a sagement adaptées aux besoins des temps. Il a créé de toutes pièces le patronage populaire avec ses à-côtés si bienfaisants, le cours du soir et l'œuvre post-scolaire, les colonies de vacances et les retraites fermées, le groupement sportif et la caisse d'épargne, et même le théâtre chrétien. Mais son chef-d'œuvre, c'est peut-être la grande école professionnelle, si utile au jeune apprenti, au petit ouvrier délaissé et sans défense devant le machinisme et l'industrialisme modernes.

En 1929, les Jocistes belges, en pèlerinage vers Rome, faisaient à Turin une pieuse et émouvante visite. Autour

de la statue du Bienheureux, ils chantèrent leur hymne de conquête ; et Don Bosco souriait à cette jeunesse aux yeux clairs. Le père et les enfants se reconnurent.

Don Bosco fut un maître de nos questions ouvrières, un docteur ès sciences sociales. Pour le cher peuple il a réalisé des prodiges. Sa science, ses idées profondes lui venaient de son grand amour.

L'œuvre de Don Bosco est *un miracle de charité*.

A ces merveilles pour le bien matériel du petit peuple, il en a ajouté d'autres. Cet homme de Dieu voulait atteindre les âmes. Ce fut sa devise, le rêve unique de sa vie. Ce fut aussi le secret de la fécondité de ses œuvres bénies de Dieu.

Quelle vie étonnamment pleine et chargée fut la sienne ! A côté de ses orphelins à nourrir, de ses missions lointaines à soutenir, de ses églises à bâtir, il n'est pas de mouvement catholique ou social auquel il ne soit mêlé, auquel il n'imprime direction ou élan. Entre Rome et Turin, puis entre Rome et Florence, puis entre le Vatican et le Quirinal, il est le trait-d'union écouté et respecté. Et partout c'est le même calme émané d'une vie intérieure intense, soutenu par l'union à Dieu.

Cette fécondité, il l'a communiquée à toutes ses œuvres. Il fut un puissant capitaine d'industrie, un multiplicateur de force et de vie. Avec une inébranlable confiance en Dieu et en son étoile, il marche, il entraîne, et il réussit ; sous ses pas, c'est une merveilleuse floraison, qui aujourd'hui a gagné le monde entier. Avec huit sous en poche il commence sa basilique de Turin ; il l'achèvera sou par sou, et à coups de miracles, en moins de dix ans. Et ainsi du reste.

A voir la longue série de ses écrits, la variété de ses

entreprises, l'activité de son influence sur le terrain religieux, pédagogique, économique, social, on admire la richesse et la justesse de ses idées. Partout il sut trouver la bonne formule et la solution heureuse. Ses succès avaient d'autres secrets que sa puissance d'action, d'autres ressorts que son énergie de volonté. Le grand ressort de sa vie était aux profondeurs de l'âme, dans les communications privilégiées avec Dieu. Don Bosco semblait sans cesse avoir un pied dans l'au-delà, et ses réponses avaient un son d'éternité.

« En étudiant Don Bosco dans le volumineux dossier de la béatification, disait Mgr Salotti, j'ai admiré la grandeur colossale de son œuvre, mais ce qui m'a frappé surtout, c'est la richesse de vie intérieure qui animait et alimentait son prodigieux apostolat. » Et Pie X ajoutait : « Le succès de l'œuvre salésienne dans le monde entier, malgré les difficultés les plus graves, ne peut s'expliquer que par la vie surnaturelle et par la sainteté du Fondateur. »

Cet esprit surnaturel animait déjà le petit acrobate de dix ans, gentil jongleur de Dieu et de la Madone. Toute sa vie, il restera habile équilibriste. Mais il aura, au lieu du balancier de fortune des Becchi, un instrument merveilleux et un aide puissant : sa sainteté, et ses miracles, et toutes les complicités du ciel.

Don Bosco a été béni dans ses fils comme un heureux patriarche. Il leur a laissé son esprit en leur confiant son œuvre; et ils lui sont restés fidèles, gardant leurs pas dans ses pas. Au dernier soir, avant de s'endormir dans un ciel d'or chargé de promesses, il pouvait être fier de sa tâche. « Je suis content, s'écriait-il un jour; d'après nos statistiques, nous avons donné plus de deux mille prêtres à l'Église. » Former des prêtres, c'est prolonger le sacerdoce du Christ pour la vie des âmes.

Don Bosco a semé partout *des merveilles de vie surnaturelle* : elles ont levé partout en riche moisson.

Mais il y a dans la vie de Don Bosco d'autres merveilles; il y a d'autres miracles, des vrais; ceux qui étonnent le monde, ceux dont l'Église se réserve le jugement, ceux qu'elle demande comme gage de sainteté avant l'honneur des autels.

Les miracles ne font pas la sainteté; ils en sont le signe. Miracle et sainteté, ces deux mots s'unissent et se complètent dans la vie et les œuvres de Don Bosco. Le sentiment populaire a vu en lui un des plus grands thaumaturges de notre temps. Des milliers de témoins sont là encore; et l'Église a parlé.

Le pauvre monde n'y comprend rien et se bouche les oreilles.

Certaines âmes se refusent au nom d'une philosophie orgueilleuse et desséchante. Elles acceptent encore les légendes pieuses autour de la lointaine et poétique image de saint François d'Assise. Elles oublient le Curé d'Ars et son épopée mystique, si proche de nous.

La cité du Valdocco à Turin et chez nous la paroisse d'Ars furent des coins bénis sur lesquels s'arrêta avec complaisance le sourire de Dieu. Le domaine de saint Vianney ne dépassa pas la silencieuse plaine des Dombes; mais on y accourait de tous les points du monde. La vie, les œuvres, les prodiges de son contemporain le Bienheureux Don Bosco ont plus d'envergure. Entre Turin et Marseille, entre Rome et Paris, entre Florence et Barcelone, il a semé des œuvres gigantesques, des merveilles à pleines mains. Les foules enthousiastes accouraient pour recevoir sa bénédiction, pour toucher le bord de son humble soutane. Au cours d'un de ses triomphes, dans la capitale du Dauphiné, certain jour de 1885, autour de

Don Bosco « la furie française » alla jusqu'à l'indiscrétion. Le bon et saint vieillard en garda des contusions douloureuses.

A Ars, les merveilles se faisaient au nom de sainte Philomène. A Turin, c'était par la Vierge Auxiliatrice. Marie se montra en tous temps très complaisante pour son serviteur privilégié. « J'ai été l'instrument, aimait-il à répéter en conclusion de sa vie ; je n'ai été que l'instrument, c'est Notre-Dame Auxiliatrice qui a tout fait. »

Les miracles de Don Bosco ont leur note particulière. Ils sont dictés par l'amour paternel ; cet amour, appuyé sur Dieu, commande comme *en se jouant*. Pour ses enfants le Bienheureux multiplie les hosties dans le ciboire, les pains dans la corbeille, les noisettes et les châtaignes les jours de fête.

Ne l'a-t-on pas accusé de vendre ses miracles ? Avouons qu'il y mettait parfois de la crânerie.

Un jour, en quête de trois mille francs pour une facture urgente, il tombe chez un vieux rentier alité depuis trois ans. Le malade voudrait marchander. Don Bosco maintient ses conditions : la guérison pour trois mille francs. Il se met en prières avec toute la famille, et, subitement guéri, l'heureux homme va lui-même chez son banquier chercher l'argent. Don Bosco encaissa avec un fin sourire : « Vous faites sortir vos écus de la banque, et la Sainte Vierge vous fait sortir du lit. »

Il vit dans le miracle et le surnaturel intense. Des grâces merveilleuses se manifestent à chaque instant : songes mystérieux et visions directes, apparitions et colloques célestes, tout, jusqu'aux persécutions diaboliques, semble indiquer qu'il vit habituellement dans l'au-delà. C'est un favori de la Providence ; des faits splendides, des circonstances étonnantes marquent une élégance divine en réponse à sa sainteté et à sa prière.

C'est un voyant et un prophète au regard sûr. Il annonce la fondation et l'accroissement de sa Congrégation. Il prédit les deuils à la Cour, punition des lois scélérates. Il pénètre les cœurs, révèle les états d'âme et fait la confession de ses pénitents. Il fait préparer à la mort les élèves qu'il sait marqués pour une fin prochaine. Il ressuscite pour l'absoudre un enfant de son patronage mort après une mauvaise confession; puis l'enfant retombe sur son lit funèbre et s'endort en paix.

L'histoire du *chien de Don Bosco* est plus jolie encore, avec son parfum très pur de légende. Quand des protestants irrités du zèle du Bienheureux arment leurs sicaires contre lui, Dieu le protège visiblement. Pendant plus de dix ans, un fidèle gardien, un chien mystérieux, le *Grigio*, au poil gris, aux crocs solides, surgit aux heures de danger et met en fuite les agresseurs. Nous pourrions épiloguer longuement sur l'intéressante question de ce chien. D'où venait-il? où gîtait-il? On ne l'a jamais su. C'est un mystère de la bonne Providence. Avec les enfants ce chien était familier et joueur; pour les malandrins il avait des aboiements formidables. Il sauva plusieurs fois la vie à son maître.

... « Si vous voulez un miracle, disait le saint pape Pie IX, allez trouver Don Bosco; il fait des miracles de charité, et d'autres encore. » Le Cardinal Vivès, premier protecteur de la cause, soulignait son rapport par ce remarquable jugement : « J'ai vu passer sous mes yeux bien des dossiers de canonisation; aucun ne marque autant de surnaturel que celui de Don Bosco. »

Les paroles de Pie XI dans le décret *de Tuto* nous donnent la conclusion : « Dans la vie de Don Bosco, le surnaturel était presque devenu naturel, et l'extraordinaire presque ordinaire. Les dons d'en haut faisaient ressortir

l'éclat d'une vie qui était par elle-même *un miracle permanent.* »

IV. — La sainteté

Dans la vie merveilleuse de Don Bosco, l'éclat des prodiges ne doit pas faire oublier ce qui en fut le fondement, sa vie surnaturelle profonde et son admirable sainteté. Il fut un homme d'œuvres fécondes parce qu'il fut dans tous les sens du mot homme de Dieu. La voix de l'Église, par Pie XI, vient d'en faire une démonstration magnifique.

La sainteté de Don Bosco est d'abord marquée au coin authentique de l'*amour* : c'est la voie royale de tous les héros de la vertu. *La simplicité* de sa vie en garantit la sincérité. *Des grâces insignes* en furent dès ici-bas la récompense.

Don Bosco avait le regard fin de saint François de Sales ; il avait le sourire large et compatissant de saint Vincent de Paul. On dirait que c'est de ce côté des Alpes qu'il est venu chercher son idéal de vertu, sa forme de charité, sa manière d'apostolat. Dans sa vie et dans ses œuvres, la douce et aimable figure de l'évêque de Genève, du Docteur de l'Amour, domine tout. C'est le Patron et le Modèle. Don Bosco est cousin peut-être, mais un peu lointain, de saint Philippe Néri ; il est fils en droite ligne de saint François de Sales.

Le fondateur a fixé son choix sur le modèle le moins heurté, le plus humain, le plus sympathique. Si Philippe a des éclats de rire bruyants, des accès sonores de bonne humeur et de gaîté folle, il a aussi des coins d'âme qui font peur, des hauteurs qui effrayent, des rayons qui éblouissent. Don Bosco n'est pas de cette école ; il garde

en tout la mesure et la discrétion. Et nous pensons, nous, Français, chez qui d'ordinaire la sainteté est moins tourmentée, qu'il a bien fait son choix.

La spiritualité salésienne l'a conquis : elle est dans la note de son âme. Elle a des sentiers aimables et sûrs pour aller à Dieu; il y lancera sa chère jeunesse. Sa méthode est maternelle, son zèle n'a rien d'amer, ses formules sont à base de miel; le vinaigre est exclus : il faut tout cela pour les enfants, plantes fragiles qui ont besoin de terre chaude et de soleil.

« Il n'y a point d'âme qui chérisse plus cordialement, plus tendrement, plus amoureusement que moi, écrivait le saint évêque de Genève. Il a plu à Dieu de faire mon cœur ainsi. » François est le moraliste de l'amour. Don Bosco fondera aussi sur l'amour son apostolat, sa pédagogie, son œuvre, toute sa vie. Il conduira ses petits enfants en Paradis « par les beaux chemins » de l'amour. Au milieu de l'ardente jeunesse venue se ranger sous sa houlette, il appliquera la suave théorie, très salésienne : « Régner, c'est être aimé. »

Et puis, à Annecy, à Genève, la charité de François savait s'adapter et prendre toutes les formes : prière et action, confession et prédication, tracts, affiches et bonne presse. Au génie compréhensif et riche d'initiative de l'apôtre du Chablais, tout était bon pour gagner les âmes. Don Bosco a mis tout cela dans son riche programme; ce programme renferme « toute œuvre de charité pour le bien de la jeunesse ».

Cette charité est essentiellement apostolique et *active*. Les âmes d'abord ! tout pour les âmes ! C'est le cri de guerre du nouveau chevalier du Christ. Son armure simplifiée le laissera plus libre pour son rôle d'avant-garde et d'attaque. Constructeur et bâtisseur impénitent, il avait toujours plusieurs travaux en chantier et beaucoup d'autres en

tête. Passant naturellement d'un projet à l'autre, d'un souci à l'autre, jusqu'à 73 ans il oublia de se reposer. « Que le démon cesse de faire la guerre à mes enfants, disait-il, et je cesserai de me dévouer pour eux. »

Comme tous les saints de son pays, Don Bosco a l'âme *joyeuse*; il a la charité souriante, la sainteté attirante, comme il convient à un chef de famille. Il est jeune; il reste jeune avec ses enfants. Rien de maussade dans sa méthode; rien de janséniste dans sa piété. Sous le ciel clair d'Italie, le Jansénisme triste et rechigné a trouvé un terrain moins propice. Il n'a pas pris racine dans l'âme ensoleillée de Jean Bosco.

Au milieu de son petit peuple le Bienheureux aime et cultive la plaisanterie. Il faut bien entretenir la joie éducatrice; il faut bien chasser les idées noires qui nuisent à la piété et au bon esprit. Un jour, une bâtisse en construction s'est écroulée à l'Oratoire, et tout le monde est consterné, car on n'est pas riche. Don Bosco a le mot pour rire : « Le démon vient encore de nous donner un vilain coup de pied; nous le lui rendrons! » Mais en tout cela la note est toujours digne et mesurée; sans emphase, ni geste qui détonne. Rien d'excentrique ou de bouffon, comme chez le Romain Philippe Néri, comme chez son ami et voisin Cottolengo.

Philippe joue parfois la comédie en pleine place de Rome; il envoie sa communauté défiler dans les rues avec toute la batterie de cuisine. Son âme est au ciel; il se moque des moqueries. Cottolengo console héroïquement ses chers malades; il promène sa gaieté sonore et ses bons mots dans les vastes salles de son palais douloureux. Il chante, il danse, il fait la pirouette aux heures d'émotion. Il tutoie tout le monde, même les princes. Il jette les pièces d'or par la fenêtre pour marquer son mépris de l'argent et sa confiance en la Providence. Don Bosco cultive

davantage les formes. Il n'a rien du grand seigneur; il ne veut pas faire de ses enfants de petits marquis; mais il tient au bon ton parmi eux. Il n'a jamais manqué d'abandon à la bonne Providence, mais il n'a jamais jeté son argent par la fenêtre. Et il était, a-t-on dit, discret et poli, simple et élégant « comme un parfait gentilhomme ».

Une autre note de la vie, de la méthode et de la spiritualité de Don Bosco, c'est la *simplicité*.

Comme saint François de Sales, son maître, « il se tient dans le train commun ». C'est le plus humble des hommes, sans réclame, ni tapage; il ne fait rien voir au dehors de ses merveilleux dons intérieurs. Si parfois, pour ses enfants, il doit faire un miracle, c'est le plus naturellement, et en s'effaçant derrière la bonne Vierge. S'il doit faire connaître son œuvre et, sur l'ordre de la Madone, la lancer à travers le monde, lui, il ne compte pas. Ses enfants d'abord! Il vit pour eux, il mendie pour eux. Dans un dîner intime offert en son honneur par de généreux amis à son passage à Lille, il eut à subir les plus vibrants éloges : il n'y perdit ni sa simplicité, ni son sourire. Et il sut répondre avec esprit : « Don Bosco vient de faire un bon dîner, mais ses petits enfants n'ont rien eu. » Une quête abondante souligna l'appel du Père. C'est un quêteur de grande envergure, et des millions ont passé par ses mains; lui, il est toujours resté « le pauvre Don Bosco ».

Cette simplicité de voie date de loin.

Dans ses notes de séminaire, nous relevons son plan de vie cléricale et d'apostolat sacerdotal. C'est déjà la spiritualité simple, droite et bien mesurée qui le guidera jusqu'au bout. Par une sage adaptation, comme le très pieux évêque de Genève, il demande à l'amour de vivifier et de transformer son humble vie. « La voix de la cloche,

écrit-il, était pour moi la voix de Dieu. Je ne faisais pas de différence entre le signal de l'étude ou de la chapelle, du repas ou de la récréation, du travail ou du repos. » Il a pour devise *la fidélité aux petites choses* qui résume toute *la Vie Dévote* et marque le fond de l'âme salésienne.

Dans son esprit, comme dans sa vie, Don Bosco n'a rien d'outré, rien de compliqué. La garde des sens, la mortification, facilitent au dedans la liberté du cœur et de l'âme. Dans la paix ainsi conquise, la vie intérieure s'épanouit sans violence en une progression fidèle vers les sommets de la sainteté.

Il est ennemi du formalisme, de la discipline rigide, de la méthode violente. Chez lui, pas d'organisation autoritaire : la clef de tout, c'est l'amour. La structure de son œuvre est à larges anneaux qui laissent place à l'initiative et à une saine liberté. Il est suave et doux dans le maniement des âmes, avec des délicatesses maternelles pour tous. Il pourrait dire avec saint Philippe Néri : « Je suis bien obéi, parce que je commande peu. »

On l'a accusé de faire le bien à moitié et sans profondeur. Don Bosco voulait faire le plus de bien possible. Il avait peut-être moins « le tourment du détail » : mais chez beaucoup, le souci du détail arrête l'élan et nuit aux résultats. Son œuvre n'est pas une miniature, encore moins une mignardise. Ses tons sont suaves et doux, mais d'un ensemble puissant, comme une fresque de Flandrin. Don Bosco est aussi un génie qui n'appuie pas. Mais il a horreur de la médiocrité : il ne fait pas les choses à moitié. Avec sa ténacité de bâtisseur, il va jusqu'au bout de sa tâche d'après le plan élaboré ou dicté par Dieu. Il ne rêve pas; et, s'il voit grand, c'est à la lumière d'en haut. On l'accusa, certain jour, d'être atteint de la manie des grandeurs. L'événement prouva que Don Bosco avait raison contre tous.

On pourrait croire sa vie tumultueuse et agitée; elle reste *sereine*, comme tout ce qui est plein de Dieu. Il est maître des événements et maître de lui-même. La ligne de sa vie est harmonieuse et montante : elle n'a rien de heurté. On ne voit ni indécision, ni hésitation devant la tâche. Il sait où il va; ses plans sont sages, ses voies sont sûres. Il a bon pied et bon œil; et il a pour réussir le prestige de sa vertu et de ses miracles, la puissance même de Dieu qui se joue parmi les événements de ce monde.

« *Par sa vie favorisée des dons les plus extraordinaires*, dit l'abbé Mourret, Don Bosco n'est pas seulement un modèle de vie ascétique et mystique; il est aussi un maître de la vie spirituelle dont l'influence s'étend bien au-delà des œuvres de sa Congrégation. » Le Bienheureux s'en défendit toujours. Il s'étonnait du concours des foules et du bruit fait autour de son nom. Et il écrivait vers la fin de sa vie : « Ne dites pas que Don Bosco obtient des grâces extraordinaires et fait des miracles; ce serait une erreur. J'ai prié; j'ai fait prier de bonnes âmes. Et puis l'expérience m'a montré que les prières de nos enfants ont une efficacité merveilleuse. Le bon Dieu nous a exaucés et la Sainte Vierge est venue à notre aide dans nos besoins. » Don Bosco est mauvais défenseur de sa propre cause; en voulant tout nier, il ne réfute rien.

Toute sa vie est là, pleine de Dieu, débordante de surnaturel; et les études qui suivront nous réservent encore des choses plus merveilleuses.

Don Bosco fut un mystique dans tous les beaux sens du mot. « Les vrais mystiques, dit M. de Montmorand, sont gens de pratique et d'action... Ils ont le sens de l'organisation, le don du commandement... Le bon sens est leur maîtresse pièce; un bon sens auquel s'ajoute la plus

rare puissance de pénétration. » Toutes ces richesses, nous les trouvons dans le caractère de Jean Bosco.

Il ne vivait pas dans un vain rêve; sa vie était tout entière livrée à l'amour de Dieu. Et Dieu visiblement s'était emparé de lui. Sur la fin, *des phénomènes mystiques* vinrent fréquemment marquer son apostolat, comme celui de saint Vianney, pour la grande édification des âmes. A l'autel et en chaire, les larmes, les sanglots interrompaient sa prière et sa parole; dans l'oraison, son visage et tout son corps devenaient lumineux et rayonnants; au confessionnal, c'était la connaissance directe des consciences et la lecture à découvert dans le livre intérieur; partout c'était la sensibilité spéciale et l'horreur du péché, surtout du péché d'impureté dont l'odeur lui était si douloureuse; c'était encore le pouvoir radical sur les maladies; c'était enfin, comme à Ars, les luttes étranges avec les démons.

Et n'oublions pas *les songes de Don Bosco*. Visions nocturnes, tableaux prodigieux, aperçus prophétiques; c'est encore un des côtés merveilleux de sa vie.

Après sa dure journée, tandis que sa tête fatiguée repose quelques courtes heures, l'esprit part pour des régions idéales, supraterrestres. Des panoramas réels ou allégoriques lui découvrent son avenir, sa vocation, son Oratoire, sa Congrégation; ils lui révèlent l'état d'âme de ses enfants, ou un danger, ou la mort qui les menace. Parfois, c'est une visite dans une maison lointaine, à Barcelone, pour rétablir l'ordre. Mieux encore, c'est une course fantastique à travers toutes ses Missions de l'Amérique du Sud; c'est un film féerique qui se déroule le long de l'Équateur, de Quito à Pékin, lui montrant les futures conquêtes de ses fils. D'autres fois il raconte avec une magnificence incomparable « une promenade en Paradis », riche d'images et d'enseignement, comme un chapitre de

l'Apocalypse; ou bien c'est « une descente en enfer », tableau terrible et puissant comme une page de la *Divine Comédie*.

Quelle valeur donner à ces songes? Au début, le Bienheureux hésitait : mais, sur la parole de Don Cafasso, et quand il vit leur réalisation surprenante, il n'hésita plus à y voir des avis du Seigneur. Il y trouva une direction pour sa vie et pour ses œuvres.

Qui dira toutes les grâces, tous les charismes dans cette âme privilégiée? Don Bosco a gardé pour lui ses secrets. Avec son caractère d'acier, il était trop humble et trop fort pour se livrer par complaisance ou par faiblesse. Ce qui paraissait au dehors nous laisse deviner au dedans de prodigieuses richesses. Il reste pour tous un doux modèle et un maître de vie spirituelle.

Sur les routes du Paradis il a mené après lui des milliers d'âmes à Dieu et à la sainteté. Avec la sienne, huit causes salésiennes sont en cours. Celle de son petit élève, l'angélique Dominique Savio, mort à 15 ans, est près d'aboutir, puis celle de son héroïque successeur, Don Rua. C'est la marque la plus sûre des bénédictions de Dieu sur une famille religieuse. Et ainsi monte et grandit chaque jour au firmament de l'Église la rayonnante figure du Bienheureux Don Bosco.

Lyon, 15 janvier 1932.

H. Faure,
Provincial des Salésiens.

CHARDON

Que par la subsistence mystique les âmes saintes font une seule personne mystique avec Jésus [1]

Jacob, à la vérité, était revêtu de la robe de son aîné Esaü (2), sans en prendre pourtant les mœurs, ni la condition, ni la personne. C'est pourquoi Isaac lui demande : « Qui es-tu ? (3) » Il n'est point ainsi de nous qui, ayant dépouillé la robe du vieil Adam, nous nous sommes revêtus, non des habits, mais de la personne de Jésus même, au sacrement de baptême (4). C'est là où la malheureuse condition de notre esclavage a été noyée, abîmée et perdue, pour passer, ainsi que dit l'Apôtre divin, en celle d'enfant (5); de manière qu'il y a maintenant de l'accord entre notre habit et notre parole. Aussi, le Père vivant ne demande point qui nous sommes; car

(1) *La Croix de Jésus*, 1er Entretien : chapitre III. — Cf. *La Vie Spirituelle*, 1er février 1932, p. 172.

(2) Gen., XXVII.

(3) « Quis es tu, fili mi? » (Gen., XXVII, 18).

(4) « Quicumque enim... baptizati estis, Christum induistis » (Gal., III, 27).

(5) « Itaque jam non est servus, sed filius » (Gal., IV, 7).

si nous avons l'honneur d'être vêtus de Jésus-Christ, c'est son Esprit qui crie en nos cœurs : « Père, Père (1). »

O Dieu ! que de sujets et de motifs de ravissements amoureusement divins sont enfermés en cette parole qui exprime admirablement notre condition trop heureuse! Oh! que ce mot comprend de douceurs, et que ce cri est plein d'amour! le Père vivant dit à son Fils dedans son sein : « Tu es mon fils; je t'ai aujourd'hui engendré »; et l'esprit du Fils répond dans ce même sein : « Père, Père ! » Cet Esprit que le Fils reçoit de son Père est envoyé dedans le sein de l'auguste Marie, où, au milieu de cette nouvelle nature qu'il y prend, il crie : « Père, Père! » à celui qui lui est principe de génération dans le temps aussi bien qu'en l'éternité. Et finalement, il est, par la grâce, répandu en nos cœurs, où le Père le produit incessamment, par une opération qui ne s'interrompt jamais, tandis que nous persévérons en sainteté; il y forme la même voix, non plus comme son Esprit, mais comme l'Esprit de notre esprit; non plus comme l'Esprit du Chef au chef, mais comme l'Esprit du chef aux membres. Ce n'est point lui qui crie pour lui, c'est lui qui crie pour nous et en nous, comme ne faisant qu'une même chose et qu'une même personne mystique avec nous ; et comme il ne fait qu'une vie, il ne fait aussi qu'une voix, en sorte que c'est lui qui crie et qui prie, et, par conséquent, qui, en nous, est principe de toute opération surnaturelle.

Les maximes de la philosophie du siècle s'accordent avec les oracles de la divine, pour nous persuader que les actions et les passions, tant du chef que des membres unis par ensemble, appartiennent en propriété à leur subsistence ou personne; car c'est avec ma main que j'é-

(1) « Abba Pater » (Gal., IV, 6).

cris, avec ma langue que je parle, et avec ma tête que je forme des imaginations, et avec mon corps que je souffre. Si bien que toutes mes œuvres, et quant à leurs facultés, et quant à leurs mouvements et à leur fin, sont produites par ma personne à qui elles sont attribuées en propriété, par une dépendance nécessaire et naturelle.

Partant, encore bien que la vie de Jésus, considérée absolument en elle-même, ne soit point notre vie naturelle, néanmoins, à raison de la subsistence mystique qu'il nous communique en la grâce, laquelle nous unit à lui comme membres d'un corps à notre chef, sa vie devient notre vie, son Esprit est l'Esprit de notre esprit, et ses mérites commencent de nous appartenir; et pendant qu'il a faim et qu'il a soif avec nous et s'approprie nos autres misères, nous ressuscitons et prenons séance en lui dedans les cieux, et nous nous revêtons de sa gloire (1).

Nous apprenons aussi que, par une appropriation réciproque, il n'a point encore toute la joie, toute la perfection et toute la soumission qu'il doit à son Père, tandis que nous ne travaillons point à l'exactitude dedans les éminentes pratiques de toutes les vertus, en l'exercice de la charité, et que notre esprit est lâche d'acquérir cette excellente indifférence qui le doit faire anéantir à la gloire de son Créateur. « Quand toutes choses seront soumises, dit le divin Apôtre, au Fils, alors le Fils sera parfaitement soumis à son Père (2). »

Ce qui ne se doit pas entendre de Jésus en son corps

(1) « Esurivi enim et dedistis... manducare, etc... quandiu fecistis uni ex his fratribus meis minimis, mihi fecistis » (Mat., xxv, 35, 40). « Conresuscitavit et consedere fecit in coelestibus in Christo Jesu » (Eph., II, 6).

(2) « Cum autem subjecta fuerint illi omnia, tunc et ipse filius subjectus erit illi qui subjecit sibi omnia » (I Cor., xv, 28).

naturel, lequel ne peut, ni du côté de sa chair, ni du côté de son âme, être susceptible d'accroissement (1), mais de Jésus comme chef en son corps mystique. Il exprime lui-même cette importante vérité à ceux qui ont eu l'honneur d'être les premiers membres et les plus considérables en ce corps, s'il est vrai que le fruit de la vigne, qu'il dit ne vouloir plus boire jusqu'à ce qu'il le boive nouveau avec eux au Royaume de son Père, signifie la joie spirituelle qu'il bannit de son âme, allant offrir son sacrifice sanglant (2). Ceci avait passé en figure aux enfants d'Aaron, à qui la loi avait défendu de boire du vin, quand ils étaient obligés de s'approcher de l'autel (3); comme s'il voulait dire à ses Apôtres : « Je ne boirai plus du fruit de la vigne (duquel il est écrit que nous serons enivrés de l'abondance de la maison de Dieu et que l'on nous donnera à boire des torrents des voluptés qui en découlent), jusqu'à ce que je le boive nouveau avec vous dedans l'amour béatifique qui fait le Royaume de mon Père (4). »

Et, sans mentir, ne voit-on pas que la persécution des

(1) « Non quod ipse subjectione indigeat apud Patrem, sed pro me in quo opus suum nondum consummavit; sic enim legimus quoniam corpus sumus Christi et membra ex parte. » Origenes, *in Levitic.*, 7 (*P. L.*, 12, col. 479 C).

(2) « Non vult solus in regno Dei bibere vinum; nos expectat. Sic enim dixit « donec bibam illud vobiscum ». Nos sumus igitur qui vitam nostram negligentes, laetitiam illius demoramur; expectat nos ut bibat de generatione vitis hujus... Cujus ipse erat figura dicens : « Ego sum vitis, vos palmites ». Orig., *ibid.* (B).

(3) « Vinum et omne quod inebriare potest non bibetis, tu et filii tui, quando intratis in tabernaculum testimonii » (Levit., x, 9).

(4) « Quae ebrietas sine dubio pro gaudio et laetitia mentis accipitur... etc.; quandiu nos non ita agimus ut ascendamus ad regnum, non potest illud vinum bibere solus quod nobiscum se bibere promisit : Est ergo tandiu in moerore quandiu nos persistimus in errore ». Orig., *ibid.* (478, A. B.).

« Inebriabuntur ab ubertate domus tuae et torrente » (Ps. xxxv, 9).

chrétiens exécutée par saint Paul, avant sa conversion, est le sujet de la plainte de Jésus, comme d'un attentat injurieux fait à sa propre personne? (1) D'ailleurs, il avoue qu'il endure la faim et la soif en ceux qui souffrent les besoins de boire et de manger; qu'il éprouve les langueurs des maladies, les horreurs des prisons et les cruautés des martyres, avec les saints qui les supportent. C'est ce qui fait que le grand Apôtre s'écrie hardiment au nom de toute l'Église : « Je vis; mais ce n'est pas tant moi comme Jésus-Christ, qui a vie en moi (2) », comme s'il voulait donner à entendre que sa vie et ses actions, qui sont les témoignages de sa vie, appartiennent à Jésus qui, dans l'ordre de la grâce, est l'hypostase ou subsistence mystique de son corps mystique. « Quoi, ajoute-t-il, voulez-vous tirer des expériences que c'est Jésus qui parle en moi (3), c'est-à-dire que, comme il est principe de vie en moi, qu'il y est aussi principe d'opération? » « Celui qui parle ne profère que des paroles de Dieu. » Cela s'entend de Dieu comme principe d'existence et de subsistence divine, non point naturelle, mais morale, par le moyen de la grâce communiquée du chef aux membres, qui composent avec lui son corps mystique.

C'est en ce sens que Jésus prend naissance en nous, qu'il y est en enfance avec les commençants, qu'il y prend des forces et de l'accroissement, et enfin qu'il y reçoit sa perfection (4). C'est en ce sens que l'Apôtre

(1) « Saule, quid me persequeris?... Ego sum Jesus quem tu persequeris » (Act., IX, 4, 5; Matth., XXV, 41, 39).

(2) « Vivo... jam non ego; vivit vero in me Christus » (Gal., II, 20).

(3) « An experimentum quaeritis ejus qui in me loquitur Christus? » (II Cor., XIII, 3). — « Si quis loquitur, quasi sermones Dei » (I Petr., IV, 11).

(4) « Filioli mei, quos iterum parturio donec formetur Christus in vobis » (Gal., IV, 19). — « Crescamus in illo per omnia » (Eph., IV, 15).

incomparable accomplit en sa chair, pour l'Église sainte, ce qui défaut aux passions de Jésus (1). Or, il est très vrai que rien ne peut manquer en la chair de Jésus pour la fin de notre salut; la justice de Dieu a tiré d'elle toutes les rigueurs plus que suffisantes pour la satisfaire. Elle lui a fait souffrir des tourments moins proportionnés à la faiblesse de sa nature qu'à la vertu de la personne où elle était unie. Mais, encore bien qu'il ne manque rien aux passions de Jésus, comme chef de l'Église, il leur défaut pourtant quelque chose de la part des membres du corps de l'Église ; et saint Paul, comme partie de ce corps, accomplit non en la chair de Jésus, mais en la chair de Paul, ce qui manque aux passions de Jésus; et non tant Paul en la chair de Paul, comme Jésus même en la chair de Paul; et ainsi avec proportion, Jésus perfectionne tous les jours, dans les fidèles, ce qui reste pour édifier et pour avancer le dernier accomplissement de son corps mystique.

De tous ces témoignages, nous tirerons une puissante persuasion en la foi, que toutes les actions et les passions qui dépendent de la vie surnaturelle, ne sont point tellement propres aux âmes saintes, qu'elles ne soient aussi appropriées à Jésus-Christ, comme inexistant et subsistant en elles, en l'office de chef mystique du corps mystique qu'elles composent avec lui. Voilà pourquoi, si elles peuvent, avec la confiance qui fortifiait l'esprit du grand Apôtre (2), dire qu'elles sont plus vivantes de la vie de Jésus que vivantes de leur propre vie, quand elles

(1) « Adimpleo ea quae desunt passionum Christi in carne mea pro corpore ejus, quod est Ecclesia » (Coloss., I, 24).
« Ipsum dedit caput supra omnem Ecclesiam quae est corpus ipsius et plenitudo ejus, qui omnia in omnibus adimpletur » (Eph., I, 22, 23).
(2) Gal., II, 20.

jeûneront, qu'elles prieront, qu'elles s'humilieront, et qu'elles se porteront dans les pratiques étroites de la mortification, elles pourront dire que toutes ces actions procèdent du même principe, qui, étant source de vie en elles, produit en elles et avec elles, tout ce qui fait ce comble de mérite qui leur donne droit à la récompense éternelle.

Cette inexistence et subsistence mystique de l'Esprit de Jésus en nos âmes, fait que nous ne nous approchons point avec crainte de notre Père, comme Jacob du lit du bon vieillard Isaac (1); ce n'est point avec remords de conscience que nous demandons, sous le nom d'un autre, les avantages de la bénédiction, puisque l'Esprit de l'aîné de la grâce, qui est Esprit de vérité, rend témoignage à notre esprit que nous portons la dignité d'enfants de Dieu (2). C'est pourquoi savourons avec le disciple de la sacrée dilection ce motif merveilleux d'un amour arrivé dedans son excès : « Voyez, dit-il, quelle charité Dieu nous a donnée en ce qu'il a voulu nous faire la grâce que, non seulement par une imputation ou par une dénomination externe nous fussions appelés, mais encore que nous fussions effectivement, par une qualité réelle et inhérente en l'essence de nos âmes, ses chers, ses bien-aimés enfants. » Et, partant, « il n'y a plus de serviteur, il ne reste que le fils (3) ».

Nous n'eussions jamais osé penser à ces grandeurs, ni prétendre à une faveur qui surpasse l'intelligence de l'ange et l'espérance de l'homme, si l'auteur même de

(1) « Timeo ne putet me sibi voluisse illudere et inducere super me maledictionem pro benedictione » (Gen., XXVII, 12).

(2) Gal., IV, 6.

(3) « Videte qualem charitatem dedit nobis Pater, ut filii Dei nominemur et simus » (I Jo., III, 1). — « Itaque jam non est servus, sed filius » (Gal., IV, 7).

cette grâce n'en eût fait un article qui servît d'un charme puissant pour nous ravir en lui, non seulement par un transport de volonté, mais bien davantage par un changement d'état, d'autant plus considérable que l'ordre divin essentiel et personnel, où il nous établit par imitation, surpasse infiniment la condition que nous occupons en la nature.

Il dit, en l'Évangile de saint Jean, que « personne ne monte au ciel, sinon celui qui est descendu du ciel, le Fils de l'homme qui est au ciel (1). » S'il n'y avait que lui seul qui montât au ciel, parce qu'il n'y a que lui seul qui en est descendu, l'espérance des chrétiens n'envisageant Dieu que dans les limites de la vie présente, (ils) seraient les plus malheureux de tous les hommes; leur foi deviendrait stérile; l'amour qui les lie au Verbe fait homme servirait de motif du désespoir qui les séparerait à jamais de lui. Si est-ce pourtant que l'oracle de la vérité ne peut point être soupçonné de mensonge, ni les âmes saintes, pour qui cette auguste parole a été prononcée, ne seront point frustrées de ce qui les rend bienheureuses dès cette vie, en l'attente du bien dont elles ont déjà reçu des arrhes au sacrement de l'adoption divine. Celui donc qui est descendu du ciel monte dedans le ciel, d'où il ne serait jamais descendu, pour y remonter, si ce n'eût été pour y donner entrée aux fidèles. Ils y entrent, non point comme faisant un corps séparé du Fils de l'homme qui est au ciel, mais comme unis à lui par une liaison, par une conjoncture, et par une adhérence semblable à celle qui joint toutes les parties avec leur chef, pour en construire un corps entier et, en ce corps, les rendre, par la grâce, et une même chose et

(1) « Et nemo ascendit in coelum, nisi qui descendit de coelo, Filius hominis, qui est in coelo » (Jo., III, 13).

une même personne, ainsi que le dit hardiment ce ravissant Apôtre (1). Il est descendu du Ciel, et n'y monte point pourtant tout seul; il en est descendu une seule fois, et il y monte tous les jours et à toute heure, avec une troupe que l'on ne saurait nombrer, en son corps mystique composé de tous les Saints (2).

Ce qui fait dire au grand Apôtre que le Père éternel a non seulement soumis aux pieds de son Fils toutes les créatures visibles et invisibles, mais qu'il l'a établi chef de l'Église, qui est son corps et son accomplissement, le corps n'étant point entier sans le chef, ni le chef sans le corps (3). Nous sommes les membres de ce corps et le corps de ce chef, auquel il donne par participation l'être divin, essentiel et personnel, en l'imitation de la filiation incréée. Dieu l'a constitué chef sur toute l'Église, non seulement pour lui présider, la gouverner et la tenir soumise, à la manière qu'un souverain régit et commande un corps politique ; mais aussi pour l'animer comme principe de vie surnaturelle et d'un ordre divin, où il l'attire admirablement. Il est de même nature avec ses membres, dans lesquels il insinue force, mouvement, énergie, suffisance et jouissance; et en un mot, il est tout en tous, qu'il comble de faveurs et de bénédictions plus divines que célestes.

Par ainsi, on voit que nous ne faisons point en la grâce, avec Jésus, un simple corps politique, ainsi que plusieurs citoyens d'une république légitimement gou-

(1) « Nemo ascendit in coelum... nisi unus cum eo factus, et tamquam membrum compactus in ejus corpore qui descendit ». S. Augustinus, Serm. 61 de Verbis Domini (*P. L.*, 38, Serm. 144, c. 4, col. 789).

(2) « Vos... estis corpus Christi et membra de membro » (I Cor., XII, 27).

(3) « Et omnia subjecit sub pedibus ejus. Et ipsum dedit caput super omnem Ecclesiam, quae est corpus ipsius, et plenitudo ejus, qui omnia in omnibus adimpletur » (Eph., I, 22, 23).

vernée sous l'autorité d'un seul chef, avec lequel ils n'ont qu'une liaison externe, qui consiste en une correspondance mutuelle de jugement et de volonté à conspirer au bien public; mais nous faisons un corps sur le modèle d'un corps vivant naturel, parce que Jésus, comme chef, nous vivifie en qualité de membres par les liaisons spirituelles et secrètes; et, par les conjonctures intimes et ineffables de la grâce de plénitude qu'il répand en nos âmes, il communique sa subsistence mystique à tout le composé (1).

(5) « Ex quo totum corpus per nexus et conjunctiones subministratum » (Coloss., II, 19).

LES IDÉES ET LES ŒUVRES

La Croisade Eucharistique [1]

Quelques conseils de la psychologie

Vérité

C'est pendant la seconde enfance, il ne faut pas l'oublier, que l'on se trouve aux prises avec deux des pires obstacles de l'éducation religieuse : le mécanisme, le formalisme. Les tout-petits, malgré leur tendance à imiter, à répéter et à se répéter, ont une fraîcheur d'intuition qui les en garantit dans une certaine mesure. Mais à huit, dix, douze ans, les enfants, surtout les garçons, sont très extériorisés, et, si nous n'y prenons garde, ne retiendront des pratiques religieuses que le dehors. Vienne l'âge dangereux, qui est aussi l'âge où la vie intérieure reprend ses droits et où l'on redevient intuitif, quoique d'autre façon que lorsqu'on était tout petit : la religion alors déçoit. On n'a pas été habitué à chercher en elle ce qu'elle offre de plus précieux, on est resté à la surface : accomplir des rites, réciter des formules; l'adhésion n'a pas été convaincue, intime, profonde, faute de première éducation, faute de mise au point pendant les années d'extériorisation; les éducateurs se sont trop facilement contentés d'apparences. Même le zèle d'apostolat, même la générosité des actes,

(1) Voir n^os^ de janvier, février.

même l'entrain de la vie de piété : sacrements souvent reçus, visites à l'église, chapelets nombreux, ne sont pas des signes suffisants d'un travail durable. Nous avons raison de nous réjouir, si nous les constatons; mais nous voulons mieux encore; sans le dire, nous nous préoccupons de l'avenir. Un rien peut suffire à conjurer le péril menaçant de la perte de la foi; un rien qui est immense : la vérité. Ne pas dire telle parole qui n'est pas vraie, dire celle-ci qui en une seconde rectifiera un point de vue faux, ce n'est rien, et peut-être est-ce tout. Donner l'exemple, partout, de la sincérité, d'un accord parfait entre ce qu'on dit ou ce qu'on fait et ce qu'on pense... c'est impressionner les enfants, même sans qu'ils y songent; c'est préparer les réponses qu'ils se feront à l'âge des crises.

Il ne s'agit pas de leur offrir quand ils sont petits une religion trop dépouillée et trop intérieure. Ils sont ce qu'ils sont, et la première règle en matière d'éducation est de ne pas forcer le développement naturel.

Des tâches vivantes

Les attraits successifs, qui manifestent la progression de ce développement naturel, dictent aux maîtres des conduites différentes, quoique d'inspiration uniforme. On donne aux Croisés des tâches faites pour leur plaire : la diffusion de la bonne presse, par exemple. A la dernière « Journée des Cadres » des garçons (Paris, 4 décembre 1930), où toutes les formes de l'apostolat des Croisés furent passées en revue entre prêtres et petits apôtres, l'assemblée, presque trop tranquille jusque-là, s'anima dès qu'on parla du journal illustré *Cœurs Vaillants*, dont on connaissait très bien les histoires et les concours. Un tel journal, c'est un plaisir que le devoir de le répandre. Un garçon en vend à lui tout seul, le dimanche, 65 numéros à la porte de son église. Un autre signale un bon « truc » pour obtenir des abonnements : afficher le commencement de l'histoire en cours...

Les visites aux malades, les fournitures de vêtements aux pauvres, l'organisation de prêts de livres, les petites ventes de charité, sont encore des activités faciles à stimuler. Tout cela est direct, vivant.

Les missions, davantage encore. Beaucoup de groupes adoptent un missionnaire, s'ingénient pour lui envoyer de l'argent : ventes aux enchères, récoltes de papier d'étain, etc.; on entretient avec lui une correspondance active, on reçoit sa visite s'il vient en France. Les pays lointains ont un attrait puissant sur les jeunes imaginations. Attrait très naturel, qu'on tâche de surnaturaliser : il s'agit de sauver des âmes. C'est aussi normal de voir des enfants de dix ans se passionner pour les Missions que de les voir dévorer des récits de voyages. On sublime un instinct en les poussant dans cette voie.

Idéal... et pratique

Mais il arrive qu'on ne se satisfasse pas de ces résultats. Ils sont presque trop « naturellement » atteints. Or, notre idéal est essentiellement surnaturel. C'est l'idéal de l'Apostolat de la Prière, l'idéal de l'Église elle-même : vivre du Christ, s'offrir avec Lui, s'unir tous dans les mêmes larges intentions. Idéal inattaquable, certes, selon lequel on modèlera l'âme des petits comme des grands. Idéal clairement vu et ardemment désiré, non seulement par les dirigeants, cela va sans dire, et d'ailleurs ils sont au-dessus de la discussion qu'on se permet ici, mais par les ouvriers, ces laïques de bonne volonté qui ont directement affaire avec les petits enfants. Or, on oublie parfois ceci : l'enfant est une énigme que notre temps commence à peine à déchiffrer; et il est délicat de le former. L'idéal ne s'insuffle pas directement; il s'inscrit dans des moyens; mais bien d'autres éléments s'y inscrivent aussi, de valeur moindre, ou nulle, ou négative; et il arrive qu'on fasse du mal en voulant faire du bien; un mal caché en même temps qu'un bien apparent. J'espère que

ces lignes ne seront pas lues par ces éducatrices timorées qui aimeraient mieux s'abstenir que mettre la main à une tâche si pleine de risques. Aucun progrès en éducation ne peut être réalisé que par les courageuses qui ne craignent pas même les échecs, dont elles tirent des leçons profitables; que par les curieuses, oserai-je ajouter, que l'obscurité d'un problème psychologique stimule et qui veulent, à tout prix, trouver, gagner. Ici, l'enjeu est de valeur éternelle. Qu'on ne se méprenne donc pas sur la portée de quelques exemples de « ce qu'il ne faut pas faire » ; pour ce qu'il faut faire, qu'au surplus j'indique par ailleurs, il n'est que de suivre les publications indiquées à la fin de cette étude. Et puis, se jeter soi-même dans l'action, sans cesser d'observer, de chercher, de vouloir « le mieux ».

De la sincérité

Un petit dialogue entre Croisées : « Après le Bon Dieu et la Sainte Vierge, c'est le Pape que j'aime le plus. — Pas moi, c'est papa et maman. — Papa et maman viennent après. — Pourquoi ? fait l'autre indignée. — Parce que le Pape c'est comme Jésus-Christ, puisque c'est son vicaire. » J'avoue que de tels propos me gênent. Je ne les condamne pas, mais je trouve que la petite qui s'indigne est de son âge, et que l'autre, il faut qu'elle se fasse religieuse ou missionnaire et renonce à la famille; si elle n'a pas cette vocation de se « séparer », ne serait-ce pas une grande personne qui aurait, dans ses discours, forcé la note, et favorisé un sentiment quelque peu artificiel ? Un enfant qui n'a jamais vu le Pape, normalement éprouve une préférence spontanée pour ses parents. Tous les psychologues s'accordent à reconnaître que l'amour des père et mère précède, dans l'éclosion des sentiments, même l'amour de Dieu. Mettons-nous à la place des parents; leur foi est heureuse de sentir que Dieu devient plus aimé qu'eux. Mais ils se refuseront à croire que le Pape puisse les repousser au

troisième rang; si le Pape tombe malade, par exemple, le cœur du petit Croisé ne sera pas ému comme par la maladie de son père. Qu'on ait plus de respect encore pour le Pape que pour ses parents, une soumission plus absolue et une vénération religieuse, c'est le droit et le devoir; il ne s'agit pas là d'amour au sens où la petite fille le prenait. A moins qu'elle ne se soit payée de mots, au risque de scandaliser ses petites amies, et, certainement, plusieurs bonnes âmes parmi les grandes personnes.

Il y a mille façons de pécher contre la vérité. Quand l'objet proposé à l'attention des enfants n'offre pas un suffisant intérêt par lui-même, la tentation vient de créer un intérêt à côté. Et l'arbitraire apparaît. Il s'agit, je suppose, de prier et de se sacrifier pour les pays où le diable règne en maître, Afrique, Russie. Un sacrifice accompli par un petit Croisé de France peut attirer, le dogme de la Communion des Saints nous en est garant, sur une âme de Russe une grâce qui l'aidera à chasser le diable. Comment imager cette notion? On affiche en classe une grande carte de Russie, divisée en 80 compartiments, dans chacun desquels un serpent dessiné figure le diable. Vingt sacrifices détrôneront un serpent. Ce n'est vraiment pas cher! (Congrès des zélatrices, Paris 1931). Un Croisé signale cette victoire : « Je me suis brûlé les mains en lavant la vaisselle, je n'ai rien dit pour que le Bon Dieu avance de plusieurs jours l'entrée dans le ciel d'une âme du Purgatoire. » (*Nos Maîtres, les Petits*, p. 14). J'admets cette dernière naïveté, elle est spontanée, elle me fait connaître l'idée qu'un enfant se fait de la toute-puissance de ses petits mérites; il a peut-être raison, quoique je n'en sache rien ni lui non plus; Mezzi-Sidwibrin, dominicaine de Töss, se plaisait bien à penser que chaque fil de la quenouille délivrait une âme! Irai-je expliquer tout de suite à mon Croisé que ce n'est pas à nous à faire nos prix au Bon Dieu? Ce serait un peu lourd; cependant j'essaierai de le mener tout doucement à plus d'abandon. L'autre

procédé me paraît moins acceptable; ce n'est pas un petit innocent ou une religieuse du moyen-âge qui a fait le marché, c'est un professeur, pour obtenir des dictées sans fautes (ou plutôt, j'aime à le croire, des élèves généreux dans leur application au travail). Avons-nous donc le droit de fausser les idées des enfants? Même provisoirement? Même, en définitive, au profit de ces âmes pour le salut desquelles ils se passionneront davantage s'ils croient que leur petite sagesse d'écoliers suffit à les convertir en masse?

Éducation difficile, éducation facile

Une éducation qui ne veut pas recourir à ces subterfuges, qui cherche à dégager l'intérêt et la vérité profonde des objets qu'elle propose aux efforts des enfants, et rejette comme une injure à leur bonne foi et à leur générosité sincère toute exagération, tout intérêt surajouté et artificiel, est certes une éducation plus difficile. Il y a une manière de rendre attrayants les exercices scolaires pris en eux-mêmes, et il y a une manière de rendre surnaturellement productifs les efforts que coûte même un travail intéressant. Les connaître toutes deux, c'est nécessaire et c'est suffisant. Si la première manque, qu'on apprenne la pédagogie. Si la seconde manque, qu'on médite les beaux chapitres des diverses publications de la Croisade sur l'Offrande. Mais ne croyons pas qu'un procédé se justifie par cela seul qu'il atteint son but accessoire.

Une éducation difficile, c'est encore de proportionner nos discours à nos auditeurs. Sont-ils de taille à centrer leur intérêt autour d'une question comme la Franc-Maçonnerie, par exemple? Mais l'Apostolat de la Prière a donné cette consigne? Soit, disons donc quelque chose des ennemis de Dieu à ces petits que nous voudrions ne voir occupés que de ses amis. Voici comment les petits de la laïque, à Sainte-Anne-d'Auray, ont mené l'offensive : ils ont répété inlassablement, pendant huit jours : « Con-

vertissez les Francs-Maçons », ce qui est bien ; et ensuite, « pour ceux qui ne veulent pas se convertir », pendant une autre huitaine : « Délivrez-nous des Francs-Maçons », ce qui, quand on arrive au chiffre de 254.890 fois, me semble à double tranchant. Les Francs-Maçons, pour ces enfants, et simplement parce qu'ils sont des enfants, ce n'est pas la Franc-Maçonnerie, ce sera, à la première occasion, tel, tel Franc-Maçon. « A l'église, raconte le petit Apôtre, dans son lit, en allant en classe, même en classe quand on avait fini, on le disait partout. » Nous voudrions savoir si les maîtres de l'école laïque de Sainte-Anne-d'Auray ont eu vent de l'offensive, et dans ce cas, assez probable, s'ils en sont devenus plus bienveillants pour l'éducation chrétienne. Que penserions-nous d'une école où l'on exciterait les élèves à répéter : « Délivrez-nous des curés » ? Et je sais bien que ce n'est pas la même chose, mais cela en a trop l'air.

Pourquoi ne s'est-on pas tenu à la première invocation : convertissez ? J'aime qu'une maman ait donné le signal de moyens surnaturels plus indiscutables que la répétition d'une formule. Car l'histoire a un joli épilogue. Un pécheur endurci, Franc-Maçon, était gravement malade. Une voisine fit ce reproche à ses enfants, Croisés : « Vous allez laisser cet homme mourir comme ça ! Qu'est-ce donc que ces Croisés-là ?... »

Aussitôt l'aînée décide de faire faire une neuvaine de communion à neuf personnes ; elle groupe ses sœurs, puis d'autres compagnes et deux grandes personnes.

Le quatrième jour, les enfants vont avertir M. le Curé, qui, sur leur demande, se présente à la maison du mourant. A sa grande surprise, il est reçu poliment. Il promet de revenir et, au cours d'une autre visite, le malade reçoit volontiers les sacrements. » (V. Marmoitton, *Nos Maîtres les Petits*, p. 11.)

L'éducation facile, c'est de laisser les enfants à leur pente, qui est de parler plutôt que de penser. L'éducation difficile, c'est de leur apprendre à prier du fond du cœur.

L'éducation facile, c'est de réduire pour eux à un schéma sans nuances des choses complexes, et de les laisser exploiter à leur façon ces idées déjà déformées quand on a voulu les mettre à leur portée, et qu'ils déformeront encore par leur interprétation; n'oublions pas qu'ils ne restent pas sur le plan de l'idée générale, vite ils font des personnalités. L'éducation difficile, c'est de ne leur proposer que des objets de pensée, de prière, d'apostolat, qui leur soient accessibles sans mutilation pour l'objet, sans malformation pour le sujet.

Éducation de combat

On touche ici à des points bien délicats. L'atmosphère de combat, qui est, sciemment, celle de la Croisade, ne peut pas s'entendre que du combat contre soi-même. Il s'agit d'esprit de conquête. Et je m'y résous mal, parce qu'on s'adresse à des enfants. Cependant il faut s'y résoudre. Quel dommage que la plupart de nos petits Français ne puissent vivre en paix avec leur entourage sans renoncer à une part de leur christianisme, quelquefois à tout leur christianisme! Mais quelle éducation difficile, si on la veut réussir, celle qui déjà enseigne aux petits la terrible parole : « Je ne suis pas venu apporter la paix, mais la guerre », alors que le Maître a dit, comme tout spécialement pour eux, les petits, des mots plus tendres, alors qu'il a inventé des paraboles — la bergerie, la poule rassemblant ses poussins — qui ne parlent que de vigilance et de protection! C'est le crime de notre société qu'on ne puisse les laisser à ces images de sécurité parfaite.

Éducation difficile, celle qui les oppose à leurs parents, tout en laissant au premier rang de leurs devoirs l'obéissance et le respect aux pères et mères. Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes... certes, nous y souscrivons virilement, nous les aînés; mais ceux-là, qui ont besoin de grandir dans l'unité? Éducation deux fois difficile, parce

qu'il faut discerner ceux de nos petits qui peuvent porter le poids d'une lutte trop souvent inégale, parce qu'il faut calmer les troubles des autres, et leur dire, par exemple : Tu *devrais* communier, mais tu ne le *dois* pas; ce sont tes parents qui pèchent », sous une forme très adoucie, telle que : « les parents ont leurs raisons... », dont nous ne savons pas s'ils seront dupes.

Ah! que la Croisade est audacieuse! Est-ce que les parents ne sont pas libres, vis-à-vis des enfants, de lire le journal qu'ils veulent? Et s'ils ne vont pas à la messe, qui cela regarde-t-il? Abstiens-toi de juger ton père.

La morale d'aujourd'hui a d'autres exigences : juge tes parents pour leur bien, respecte-les tout de même; on peut les présumer en état de péché mortel? aime-les cependant (« Vous voudriez aller au Ciel, tandis que votre papa irait en enfer? » *Manuel du Petit Apôtre*, p. 5).

C'est monstrueux. Mais ce n'est pas de notre faute. Se perdre avec ses parents, ou se sauver et tâcher de les sauver avec soi, tel est le dilemme.

Seulement, il faut que les pauvres zélatrices qui se trouvent en face de devoirs si redoutables sachent bien qu'elles manœuvrent, par le malheur des temps, dans le contradictoire et l'anormal; alors elles trouveront dans leur cœur le moyen de tout concilier; qu'elles sachent aussi qu'à l'âge des Croisés, chez les garçons surtout, l'instinct combattif est ardent, qu'il s'accroît du fait seul du groupement, et qu'il peut facilement faire dévier la conscience; alors elles imprégneront tout leur enseignement de douceur, de charité, d'amour des âmes pécheresses, d'humilité dans le zèle; sans faire alliance avec le respect humain, elles insisteront sur la valeur conquérante de la prière silencieuse et du sacrifice ignoré. « Si l'on ne peut pas toujours prêcher par la parole, on peut toujours *prêcher d'exemple* et c'est encore plus efficace. Petits apôtres, prêchez d'exemple partout; dans votre famille, en classe, pendant la récréation : voilà la prédication qui produit le plus d'effet. Je connais des Croisés qui ont con-

verti toute leur famille, papa et maman, par leurs prières, leurs sacrifices, mais aussi leurs exemples. » (*Manuel du Petit Apôtre*, p. 5.)

Les déviations redoutables

A méconnaître ces lois, fondées sur la psychologie aussi bien que sur la morale et sur la sagesse, — non pas, comme diraient certains, la sagesse du monde, folie et lâcheté aux yeux du chrétien, mais la sagesse tout court, — qu'est-ce qu'on risque? demandera-t-on. Qu'est-ce qu'on risque à proposer aux enfants naïfs un petit mensonge qu'ils démasqueront tout seuls à quinze ans, à les former du dehors pendant qu'ils sont extériorisés, à enjoliver de petites observances la sévérité des exigences divines? Qu'est-ce qu'on risque? de fausser les esprits. Qu'est-ce qu'on risque à forcer le lent développement des volontés? de fausser les consciences. Voilà tout.

Au fond, le problème ne se poserait pas si chacun tenait compte des différences de tempéraments. Cela ressortit à l'éducation individuelle, et pratiquement, sauf dans les milieux privilégiés où le nombre des bergers est proportionné au nombre des brebis, c'est impossible. Nous avons cependant un élément de classification grosso-modo : l'âge. Il y a les petits Croisés de sept ans, ceux de neuf, ceux de onze, ceux de treize ans et davantage.

Ne pas tenir compte de l'âge est erreur courante parmi les théoriciens, qu'il s'agisse de grammaire, d'arithmétique ou de catéchisme. On nous parle, dans les traités d'éducation, de l'*enfant*; on distingue rarement les garçons des filles, presque jamais la première enfance de la seconde ou celle-ci de l'adolescence. On dit : l'enfance, la jeunesse, l'âge adulte.

Le Croisade eucharistique, parmi toutes ses œuvres de zèle ou de piété, en a qui sont spécialement adaptées aux besoins de chaque âge. Peut-être les zélatrices ne suivent-

elles pas, comme elles le devraient, leur revue. Celle-ci marque bien, de temps à autre, qu'il s'agit ici de grands, là de petits; je souhaiterais qu'elle y insistât davantage. Les jeunes filles qui s'enrôlent comme ouvrières dans les œuvres de formation chrétienne des petits sont, souvent, encore plus inexpérimentées qu'on le suppose. Beaucoup en ont conscience; alors que d'autres qui ne sont plus très jeunes paraissent sûres d'elles-mêmes et vont droit leur chemin, — dans l'ornière —, on les voit s'arrêter en face d'une difficulté, réfléchir, craindre de malmener une petite âme. Mais elles ne s'arrêtent pas assez longtemps. Des conseils de pédagogie générale et de psychologie enfantine, des indications de lectures dans le même ordre d'idées, leur seraient plus qu'utiles, si elles voulaient bien en profiter. Convainquez-les donc, Pères de la Croisade, que le temps passé à ces études ne le serait pas qu'au bénéfice de la Croisade. Elles ne seront pas de vraies femmes tant qu'elles n'auront pas compris l'enfant *du dedans*

Et elles ne sont pas des femmes d'aujourd'hui, accordées aux besoins de leur temps, si elles ne découvrent pas le précieux secret de la pédagogie Croisade. C'est une découverte que chacune doit refaire pour son compte, l'apprendre des autres n'est qu'une invitation.

Les bonnes chrétiennes d'aujourd'hui y sont mal préparées, en France tout au moins. Nous nous proposons, dans la dernière de ces petites études, d'attirer leur attention sur cet aspect souvent mal compris de la Croisade, ou, pour parler en général, de la pédagogie moderne.

Marie Fargues.

Les Dominicaines de l'Eucharistie

Il y a quelques années s'établissait à Sens, sous l'épiscopat du très regretté archevêque Mgr Chesnelong, qui se montra dès la première heure si compréhensif et si accueillant pour la congrégation naissante, la fondation des Dominicaines de l'Eucharistie.

Après la période nécessaire de formation première, qui dura à peine trois années, l'érection canonique et l'affiliation à l'Ordre ayant été accordées le 21 novembre 1923, et Dieu ayant vraiment multiplié les signes de son intervention, les Sœurs comprirent que l'heure était venue de donner à leur vie religieuse, solidement établie, le plein essor. Les années 1930 et 1931 virent donc monter vers le ciel les murs de leur monastère...

Les pauvres, les victimes de l'actuelle crise sociale, en ont appris déjà le chemin : la congrégation naissante en effet se montre l'héritière des traditions d'hospitalité monastique et de fraternité évangélique.

La vie des Dominicaines de l'Eucharistie est aussi la continuation de l'antique vie religieuse contemplative. Elles s'y préparent longuement, par une forte formation morale, religieuse et intellectuelle qui comprend plusieurs années de noviciat. Vraies filles de saint Dominique, elles ont l'amour et le culte de la Vérité divine et consacrent tous les jours plusieurs heures à l'étude de l'Écriture Sainte et de la théologie; méditant longuement, en priant, les cours qui leur sont donnés, et préparant ainsi, selon l'enseignement de saint Thomas, dans ces sérieuses et religieuses recherches de Dieu caché sous la lettre sacrée, les longues heures d'intimité qui suivront.

A ces études sacrées qui les caractérisent, les Dominicaines de l'Eucharistie joignent l'étude du latin, qui leur permet de chanter avec une pleine compréhension l'Office divin, qu'elles ont l'honneur et la joie d'assurer. Chaque jour, elles psalmodient en entier, en deux chœurs, l'office canonial et l'office de la Sainte Vierge.

Les études ne portant leur fruit que dans la mesure où elles s'appuient sur la pratique des vertus morales, les Dominicaines de l'Eucharistie ont gardé fidèlement les traditions des observances monastiques, au premier plan desquelles elles placent le travail manuel. Elles n'ont pas voulu de Sœurs converses parmi elles, pour avoir *toutes* la joie de se dévouer à l'entretien de leur monastère et à sa vie matérielle, en vivant vraiment, dans le « service de Dieu et de leurs Sœurs », leur vœu de pauvreté; elles trouvent aussi, dans ce labeur physique, une saine détente à leur vie intellectuelle et un excellent moyen d'ascèse. Le recueillement nécessaire à une vie d'étude et de prière est assuré par les observances du silence, de la solitude en cellule et d'une généreuse austérité.

La contemplation, par cela même qu'elle est sérieuse et profonde, tend à rayonner.

L'apostolat de la Dominicaine de l'Eucharistie s'exerce d'abord dans sa famille de la terre. La règle, par respect pour l'intimité familiale, lui permet de voir ses parents proches sans grilles ni témoins, sous la seule garde de sa conscience, qui lui fait un devoir d'avertir ses supérieurs de ce qui pourrait, dans sa mission apostolique près des siens, être un obstacle à sa vocation. Ainsi gardée par sa règle, elle peut les approcher sur le terrain où ils vivent, et, de là, les élever, les aider, les suivre, leur parler surnaturellement. A leur dernière heure aussi, c'est un pieux devoir, pour la Dominicaine de l'Eucharistie, d'être près d'eux pour les aider à franchir le douloureux passage avec toute la tendresse que la charité divine a imprégnée, purifiée, intensifiée.

Après ce prochain très proche, l'apostolat des Dominicaines de l'Eucharistie rayonne sur les âmes du monde qui viennent à elles dans l'œuvre des retraites, avec le grand désir de s'approcher de la vie contemplative, pour être éclairées, réchauffées, entraînées par elle, et d'être ainsi soutenues au milieu des devoirs et des épreuves de la vie.

Ainsi se réalise, dans cette nouvelle branche de la famille dominicaine, l'antique idéal. La formule si riche : « *Contemplari et contemplata aliis tradere* : Contempler et livrer aux autres le fruit de sa contemplation », reçoit ici une adaptation qui la précise : « Dans le rayonnement de l'hostie, vivre et éclairer. »

***

Pour la lecture spirituelle

HAGIOGRAPHIE

Les saints

F.-J. Thonnard, A. A. *Saint Bernard.* — Paris, Bonne Presse, 98 pp.

Sous un si petit format, il est difficile de faire autre chose qu'une nomenclature de faits un peu sèche.

R. P. Y. de la Brière, S. J. *Saint Yves de Bretagne et la conception chrétienne du Droit.* — Paris, Art Catholique, 1930, 26 pp.

C'est un modèle que le P. de la B. offre aux professionnels du droit... « Il (S. Yves) était le serviteur du droit, parce qu'il concevait le droit comme une chose sainte, résultant des exigences et des postulats de la nature raisonnable et traduisant avec équité les intentions authentiques de l'Auteur même de la nature de l'homme et de la nature des choses... »

R. P. Louis Rousseau, O. P. *Saint Albert le Grand (1206-1280).* — Études Religieuses, Liége, 1931, 46 pp.

Résumé utile de la vie du grand saint et des événements si décisifs à tant d'égards qui marquèrent cette époque de la vie de l'Église et du mouvement des idées. Souci de bien préciser la place essentielle tenue par Albert dans les discussions toujours actuelles sur la conciliation des données de la foi et des exigences de la raison humaine.

R. P. Rambaud, O. P. *Grandes Figures de Prêcheurs.* Tome II : *Le Bienheureux Réginald — Le Bienheureux Ambroise de Sienne — Jean de Vicence — Jérôme Savonarole — Le Père Lacordaire.* — Paris, Lethielleux, 1930, 164 pp.

Deuxième volume d'études consacrées à la vie de Dominicains célèbres. On lira avec intérêt celles qui sont moins connues, et on ne se lassera pas de considérer encore les physionomies si attachantes de Savonarole et du P. Lacordaire.

R. P. Facchinetti, O. F. M. *Le Saint du peuple, Antoine de Padoue.* — Paris, Lethielleux, 1931, 243 pp.

Biographie un peu touffue peut-être à cause de la longueur de certains développements et de l'abus du lieu commun, intéressante cependant. On y trouve nombre de détails sur la vie franciscaine : les recommandations de saint François au célèbre Chapitre de 1221, la spontanéité et l'intensité de la vie religieuse à ses débuts, cette curieuse organisation de la solitude : « Que ceux, disait saint François, qui veulent se retirer pour vivre religieusement dans les ermitages, soient trois ou quatre au plus. Deux d'entre eux feront l'office de mères et auront deux ou du moins un religieux comme fils. Les deux premiers vivront comme Marie, les deux autres comme Marie-Madeleine. »...

Mais ce qui retiendra surtout l'attention, ce sont les citations de sermons qui révèlent le Saint, en même temps qu'ils nous montrent comment on prêchait alors.

Saint Antoine termine ainsi un sermon sur la Passion :

« Quel outrage peut s'ajouter à tant d'outrages ? Voici que Celui qui est la vie s'est sacrifié pour les morts. Ah ! ces yeux de notre Bien-Aimé, les voilà clos par le sommeil de la mort ! Oh ! ce visage admirable, que les anges du ciel désirent contempler, quelle tragique pâleur le défigure ! Ces lèvres, distillant le miel des paroles divines, quelles souffrances les ont rendues livides ! Cette tête qui s'impose à l'adoration de la cour céleste, elle s'incline sous le poids de la douleur. Ces mains dont le seul contact faisait fuir la lèpre, ramenait la

vie, rendait la lumière aux aveugles, multipliait les pains, chassait les démons, ces mains bénies, les voilà transpercées par les clous et empourprées de sang. »...

Commentant un verset du psaume LIV, il dit :

« Abandonnez la ville, habitants de Moab, et soyez comme la colombe qui fait son nid dans le creux le plus profond du rocher... Établissez votre demeure dans le rocher. Le rocher, c'est Jésus-Christ. Établissez-vous en lui; qu'il soit le terme de vos pensées, l'objet de vos affections. Dans le désert, Jacob mit une pierre sous sa tête et il s'endormit; et dans son sommeil il vit le ciel s'ouvrir, il conversa avec les anges et fut béni du Seigneur. Il en sera de même pour toute âme qui établira son repos en Jésus-Christ... Et soyez comme la colombe qui place son nid dans le creux profond du rocher. Si Jésus-Christ est le rocher, le creux le plus profond où l'âme religieuse doit se réfugier, c'est la blessure de son côté. Dans cet asile sacré, l'Époux divin appelle l'âme religieuse, lorsqu'il dit dans le Cantique des cantiques : « Lève-« toi, ma colombe, mon amie, mon épouse, et hâte-toi de « venir dans la fente de la pierre, dans le creux du rocher. »

Voici maintenant pour l'évangile du dimanche des Rameaux un commentaire d'un tout autre ton :

« L'ânesse dont parle l'Évangéliste, l'ânesse qui abandonne les hauteurs et s'en va à travers les plaines, représente la vie des religieux et des clercs qui, désertant les sommets de la contemplation, s'en vont, comme cet animal paresseux et stupide, par les voies du plaisir charnel. Hélas ! de quels liens du péché cette ânesse se trouve liée ! Mais le Sauveur dit : « Déliez-la et me l'amenez ! »...

R. P. Facchinetti. *La vie de saint Antoine de Padoue racontée à la jeunesse.* — Paris, Lethielleux, 1931, 151 pp.

C'est une adaptation à la jeunesse de la précédente biographie. L'idée certes est excellente qui consiste à offrir aux enfants des vies de saints vraiment attrayantes et d'une lecture utile. Il faut reconnaître que la réalisation n'est pas très aisée. Le présent ouvrage est d'une lecture facile, convenablement divisé. Le souci moralisateur apparaît peut-être d'une manière un peu trop manifeste et l'on trouve trop de ces phrases toutes faites :

« La voix du monde tentait, par de fallacieuses promesses,

de réveiller en son cœur les passions endormies, d'allumer en son esprit et en son corps les flammes ignobles du péché. »...

Ou encore :

« Comme il a su conserver le lys de son innocence baptismale au milieu des dangers du monde ! Avec quelle promptitude d'esprit et de cœur il a répondu à la voix du Seigneur qui l'appelait à lui dans son sanctuaire ! Avec quel héroïsme il a persévéré dans ses résolutions, après avoir renoncé au monde et à ses vanités ! »

Et puis, pourquoi cette singulière image sur la couverture ?

Les saintes

Abbé Maurice Bessodes. *La sainte amante de Jésus, Marie-Madeleine.* — Montpellier, Éditions du Bon Labeur, 1932, 129 pp.

Il est certain que, sur un grand nombre de points, notre curiosité est mal satisfaite par les récits évangéliques. Tel personnage apparaît un instant sur la route du Sauveur, et puis c'est le silence... Or nous voulons savoir !

Innombrables sont les écrits qui ont prétendu reconstituer ce qui nous échappe. Histoire, roman, traditions, légendes ? il est parfois difficile de discerner. Sans doute, le genre n'est pas à condamner sans appel, peut-être même permet-il de faire connaître un peu mieux l'Évangile. Et, alors, on pardonnerait tout !

Dans l'ouvrage de M. B. on est heureux de retrouver le texte évangélique, mais pourquoi des comparaisons comme celles-ci : Marie-Madeleine « dévastateur volcan dont l'ardente passion fit craquer au début la croûte des conventions sociales » ? ou encore : elle était « comme l'alpiniste inexpérimenté, témérairement engagé dans une forêt séculaire où il va et vient, les pieds branlant sur les troncs vermoulus », et la phrase n'a pas moins de vingt-quatre lignes !

On nous parle de « Jésus qui monte sous la cuisson du soleil », de Marie-Madeleine « enlisée dans la boue gluante et visqueuse où l'enlaçait la pieuvre de la volupté ».

D'autres passages sont plus heureux et d'un accent vraiment religieux.

R. DE SAINT-GÉRAUD. *Histoire de sainte Reine d'Alise, vierge et martyre.* — Lyon, Librairie de l'Archevêché, 1931, in-8°, 188 pp.

C'est l'histoire du long martyre d'une enfant. Tous ses biographes ont précieusement recueilli ces belles prières : « Vous êtes mon protecteur et mon asile, vous êtes mon Dieu, j'espérerai en vous, vous m'avez couverte de votre ombre, et mon espérance a crû sous vos ailes. Soyez béni, Seigneur, vous qui prenez un soin tout particulier de votre servante. Mon corps est faible, je le sens, mais ma volonté est plus forte que la mort et c'est vous qui m'inspirez ce courage. »

« Mon adorable Sauveur, vous m'avez fait passer par le feu et l'eau, et vous avez conduit mon âme aux rafraîchissements. »

J.-J. BROUSSON. *Les Fioretti de Jeanne d'Arc.* — Paris, Flammarion, 1932, in-8°, 248 pp. — 12 fr.

Nous parlions plus haut de vies de saints écrites pour la jeunesse. Les « Fioretti de Jeanne d'Arc » rentreraient bien dans cette catégorie. La division commode de l'ouvrage en rend la lecture facile, et l'on n'y trouve pas de puérilités. Peut-être pourrait-on reprocher à l'auteur un style d'une simplicité un peu recherchée.

Et puis, pourquoi dans la préface ce ton agressif ?... « Je laisse aux érudits le soin de pousser plus loin ce parallèle. Ce sont gens de loisirs. A force d'esprit et de science, ils atteignent l'inconscience. Entre leurs héros et leurs scrupules, ils dressent une muraille d'in-folio et de références. »...

L'hagiographie est un genre, et la critique historique en est un autre : pourquoi les opposer ? Qui n'a sa déformation professionnelle ? celle de l'hagiographe est-elle donc sans danger ? et qui nous persuadera que le culte des saints ait besoin de nos inventions humaines ou de mensonges historiques ?

Dom G. MEUNIER. *Gerbe de Merveilles.* — Paris, Téqui, in-8°, 140 pp. — 7 fr.

Dom Meunier a réuni sous ce titre les biographies de

sainte Marie-Madeleine Postel et de Victoire Viel, qui succéda à la sainte fondatrice comme supérieure générale. Dom M. a le souci de montrer les traits communs à ces deux religieuses ainsi que la continuité de leurs efforts.

J. Joergensen. *Don Bosco, sa vie, ses amis, son œuvre.* — Paris, Beauchesne, 1931, in-8°, 271 pp.

L'auteur a bien fait de ne pas tenir la promesse qu'il nous dit s'être faite à lui-même de ne plus nous raconter la vie des saints. Il faut se louer qu'une fois encore il ait cédé à cette nostalgie de la sainteté dont il nous parle quelque part...

Tout enfant, Don Bosco a fait cette remarque : « Lorsque je joue avec de méchant garçons, ils ne sont pas aussi méchants et ils ne disent plus de vilains mots. »

Quelques années plus tard, à celui qui lui demande pourquoi il veut être prêtre, il répond : « Pour instruire et diriger mes camarades. Ils ne sont pas méchants, mais personne ne s'en occupe et alors ils font des sottises. »

Don Bosco sera l'ami des pauvres, des vagabonds, des prisonniers. On lira avec un intérêt tout particulier le chapitre intitulé : « Pierre angulaire. » C'est là que nous trouvons les idées essentielles du saint sur l'éducation : « Le système préventif (qu'il oppose au système répressif) est entièrement bâti sur les paroles de saint Paul : « La charité est patiente, « elle est pleine de bonté... elle excuse tout, elle croit tout, « elle supporte tout. »... « Notre méthode ne repose pas sur des menaces et des coups, mais sur la religion et notamment sur les trois piliers fondamentaux : la messe quotidienne, la confession fréquente, la communion fréquente. »

Chanoine F. Trochu. *Les Intuitions du Curé d'Ars.* — Lyon, Vitte, 1931, 2 vol. in-8°.

L'auteur nous donne dans ces deux livres un complément très opportun à la belle vie du Curé d'Ars qu'il publia voici quelques années.

R. P. Hérambourg, C. J. M. *Saint Jean Eudes, instituteur de la Congrégation de Jésus et Marie et de l'Ordre de Notre-Dame de Charité — Père, Docteur, Apôtre du*

culte liturgique des sacrés Cœurs — Ses vertus. — Paris, Lethielleux, in-8°, 318 pp.

Réédition d'un vieil ouvrage du XVII[e] siècle. Ce n'est pas une biographie, mais des aperçus multiples sur la physionomie morale du saint. Aucun souci de chronologie, un exposé des vertus de Jean Eudes, de ses dévotions, de sa vie intérieure. Et cela constitue un excellent livre de lecture spirituelle où sont développées les pensées chères à l'École Française sur les dévotions à Notre-Seigneur et à la sainte Vierge, à la vertu de religion.

fr. Mannès Brelet, O. P.

BIOGRAPHIES

Dans le cloître

Abbé Élie Maire. *Une noéliste de Banlieue. Rubis d'Orient.* — Paris, Lethielleux, 1930; 143 pp.

Pages très attachantes. Le récit sobre et rapide vise surtout à montrer comment, sous l'action de la grâce, cette âme s'est élevée progressivement à une vie intérieure profonde et aux plus durs renoncements. « Rubis d'Orient » avait d'abord été élève du Conservatoire, ce qui donne occasion à l'auteur de nous expliquer de la façon la plus heureuse l'influence de la musique sur son évolution psychologique et religieuse. Elle entra ensuite au Carmel de Pontoise où elle mourut en 1919, âgée de 26 ans, « après avoir constamment donné à ses Mères et à ses Sœurs l'exemple de toutes les vertus religieuses », dit la circulaire transmise, selon l'usage, aux autres Carmels.

Ces pages bienfaisantes seront lues avec jouissance et profit.

M. Lepin, Professeur au Grand Séminaire de Lyon. *La Révérende Mère Raphaël de Jésus, Fondatrice des Carmels d'Oullins, de Saint-Chamond et de Roanne (1829-1914).* — Lyon, Rondil, et Paris, Librairie Saint-Paul, 1929; un vol. de 412 pp.

La Mère Raphaël de Jésus est morte dans sa 86e année : elle a vécu 67 ans au Carmel, elle a été prieure pendant 60 ans, fondant trois monastères qui vivent et grandissent dans l'esprit religieux qu'elle leur a infusé.

Le livre qui nous fixe sa personnalité est long, mais il est dense et souvent captivant. La composition en est harmonieuse, et ce qu'il y a peut-être de plus remarquable du côté de l'auteur, c'est la façon dont il nous fait connaître Mère Raphaël en utilisant les lettres du saint religieux — le Père Jean du Sacré-Cœur — qui fut son directeur jusqu'en 1882. Les extraits très nombreux de cette correspondance intime font presque toute la trame de la première moitié du récit : il ne faut pas le regretter, c'est vraiment la meilleure manière de prendre contact avec cette carmélite. Nous y apprenons à connaître son esprit de foi, sa fidélité à la règle, sa confiance héroïque en Dieu, son énergie dans les maladies fréquentes qui la retiennent dans sa cellule. Nous voyons dans quelles dispositions le Père, si attentif, si dévoué, si réconfortant, veut garder son enfant : humilité très profonde, gravité, douceur, esprit de mortification, abandon, paix. Il lutte longtemps contre l'ardeur trop naturelle — sa fille spirituelle avait un tempérament très riche —, contre une certaine tendance à la tristesse, et il la prévient contre l'orgueil dont pourrait être tentée la jeune prieure de 25 ans. Il faudrait citer beaucoup, car les lettres de ce directeur abondent en fines remarques, en réflexions savoureuses, en paroles d'or au sujet de la vie religieuse dont il a une connaissance si expérimentée. Supérieurs, maîtres des novices, fondateurs, y trouveront des conseils de ferme et lumineux bon sens ; jusqu'aux « Mères déposées » qui pourront y lire ses « règles pour lorsqu'on ne sera plus prieure ».

Après la mort de ce Père, d'autres témoignages nous éclairent sur la vie intime de la Mère Raphaël, mais nous savons déjà l'essentiel, et ces pages ont moins d'intérêt.

Dans la seconde moitié du livre, elle nous apparaît par

les enseignements donnés à ses Filles, l'action exercée sur ses religieuses, le rayonnement de sa vie au dehors. « Mon seul désir est que vous soyez à Dieu par le devoir, dans l'obéissance, le silence et la charité. » Ces derniers mots sont la devise des trois carmels qui lui doivent leur formation spirituelle. Heureuses âmes qui ont hérité de sa foi, de son énergie, de son ardeur entraînante! Mère Raphaël a été admirable de bonté maternelle, d'oubli d'elle-même, de sérénité jusqu'aux derniers moments.

Grâce au travail de M. Lepin, nous pouvons, nous aussi, nous éclairer à sa lumière et nous réchauffer à son ardeur.

Henriette Charasson. *Une âme élue : Sœur Claire de Jésus, Religieuse Bénédictine.* — Toulouse, Éditions de l'Apostolat de la Prière, 79 pp. — 4 fr. 50.

C'est l'histoire d'une humble religieuse, morte à vingt-huit ans et qui poussa jusqu'à l'héroïsme l'amour de la souffrance. Des extraits de sa correspondance et de ses notes intimes ont été heureusement choisis.

Dans les Missions

Une page de la légende dorée au Dahomey. Deux sœurs noires, par une Religieuse de la Sainte-Famille du Sacré-Cœur. Lettre-Préface du Rme P. Dom Chautard. — Paris, Bloud et Gay, 1931, in-8°, 240 pp.

Il n'y a pas cent ans, le Dahomey était tristement célèbre par ses sacrifices humains, la traite de ses esclaves, et le nom de Béhanzin évoquait pour le monde civilisé toutes ces horreurs. Le nom du Christ y est béni maintenant. Voici la vie de deux Sœurs noires, servantes des Pauvres et oblates catéchistes, qui furent des âmes de grand désir. Leur journal et leurs lettres, confidences des grâces reçues et des épreuves de chaque jour, sont profondément imprégnés d'esprit de sacrifice, de charité, de simplicité.

Signalons la très intéressante Introduction, où le R. P. Aupiais recherche et précise « les ressources que trouve la grâce dans les dispositions morales des âmes primitives » et combat, avec sa haute autorité, des préjugés trop courants.

Une Petite-Sœur missionnaire, par sa sœur Bénédictine. Préface de S. G. Mgr de Llobet, archevêque d'Avignon. — Paris, Bonne Presse, in-8°, 258 pp.

Un visage de Petite-Sœur de l'Assomption tel que celui de Sœur Marie-Mercedes méritait de ne pas disparaître, et sa sœur Bénédictine nous en a laissé un portrait charmant. La lecture de son livre repose l'âme et l'élève.

« C'était une enfant rieuse, écrivait sa mère, dont les saillies spirituelles amusaient fort et dont la gracieuse bonne humeur résistait à tous les chocs. Cependant, ni dans sa petite enfance, ni plus tard, je n'ai remarqué en elle aucun signe spécial de prédestination : c'était une petite fille, une jeune personne comme les autres, sauf, pourtant, qu'elle agissait toujours simplement et sans la moindre prétention. » Il est méritoire pour une maman de résumer aussi modestement les souvenirs des premières années d'une fille bien-aimée.

Cette enfant rieuse et sans prétention, calme et très active, décida vite de donner sa vie à Dieu. Désireuse de se consacrer aux pauvres, elle avait d'abord pensé s'enrôler dans la famille de Saint Vincent de Paul. Plus tard elle vit à l'œuvre les Petites-Sœurs de l'Assomption, — chez qui sa sœur venait d'entrer —, et elle rencontra le Vén. Père Pernet, qui, par sa prière, obtint du ciel cette vocation. Vive et laborieuse, gaie et bonne, humble avec beaucoup de savoir-faire, elle était, au dire de sa Mère-Maîtresse, « une Petite-Sœur toute faite » ; et elle fut, pendant quarante ans, en France, en Espagne, en Amérique, une religieuse « simple, droite, ouverte, conciliante, favorisant le bon esprit et l'amour des âmes, dans la vérité et la charité ».

Sa vie féconde réalisa les pensées les plus chères du Vénéré Fondateur. « Mes enfants, disait-il, si l'on vous demande : A quoi tenez-vous sur la terre ?... il faut que vous puissiez répondre : A Dieu, à Notre-Seigneur, par la foi, l'espérance et la charité. » « Une Petite-Sœur ne doit savoir qu'une chose : se donner, se donner encore, se donner toujours, de telle façon que, lorsque le bon Dieu l'appellera à lui, il la trouve en train de se donner encore. »

Le bon Dieu la trouva ainsi. Sourde depuis de longues années, elle fut renversée par une voiture, dans la rue, à Montevideo, au cours d'une visite à ses malades. Elle tomba,

le crâne facturé. « Pour moi, ô mon Dieu, avait-elle écrit, je ne vous demande qu'une chose : votre saint amour sur la terre et la grâce de mourir dans un acte d'amour ! » Son vœu a été exaucé.

Le baron de Phat-Diem. Histoire d'un prêtre tonkinois, par Mgr Olichon, directeur de l'Union missionnaire du clergé de France. Lettre-Préface de S. Gr. Mgr de Guébriant. — Bloud et Gay, in-8, 138 pp.

C'est un épisode particulièrement significatif de la conquête apostolique de l'Extrême-Orient que cette vie du P. Six, confesseur de la Foi, ordonné prêtre secrètement au paroxysme de la persécution du trop célèbre Tu-Duc, et qui, après le traité imposé à l'Empereur par la France, se fit le tenace artisan de la résurrection de l'Église d'Annam. Fondateur et curé de Phat-Diem, il s'imposa à tous par sa haute culture, sa décision, son habileté, et, prêtre catholique, devint même, avec mission de pacifier des provinces révoltées, commissaire royal avec rang de vice-roi.

Mgr Olichon, en évoquant ces heures héroïques où « pour être chrétien il fallait être un héros », nous a donné de belles pages à la gloire du clergé indigène.

Un volontaire de la lèpre : Le Père Beyzym (1850-1912), par le P. M. Czerminski, S. J. Traduit et adapté du polonais par L. de Broël Plater (nombreux hors-texte). — Toulouse, Apostolat de la Prière; in-8, 120 pp.

Dans ce petit livre saisissant et fondé sur des données rigoureusement authentiques, on trouve un aperçu de l'héroïsme d'un Père jésuite polonais, apôtre des lépreux de Madagascar.

Le Père Beyzym est âgé de plus de quarante ans, lorsque, sur sa demande, il part pour les Missions afin de soigner les créatures les plus déshéritées du monde. A sa besogne d'amour héroïque, il a été préparé par une longue période de travail austère, près des siens et dans sa famille religieuse. Animé du meilleur esprit de détachement et de dévouement, toujours gai et plein d'humour, il rêve sans cesse d'une tâche plus difficile. De sa léproserie, il écrit : « Au début, en voyant les plaies, je n'en pouvais plus; quelquefois je m'éva-

nouissais devant les plus avancées. A présent, je puis les toucher, soit pour les panser, soit pour administrer les sacrements, et sans sourciller. Cela me travaille bien, il est vrai, là, autour du cœur, mais c'est parce que j'aimerais mieux avoir toutes ces plaies que de les voir sur ces malheureux. » Seule la charité chrétienne va jusqu'à ces sommets.

Le Père n'est pas mort lépreux, il tomba exténué de fatigue et de privations, après s'être prodigué pendant quatorze ans, en paroles et en actes, à ses chers enfants.

Ajoutons ces lignes de l'Introduction : « De nos jours, une éducation trop molle favorise le culte du moi, alors que l'énergie et la force de volonté s'affaiblissent de plus en plus : il nous sera donc profitable de connaître cette âme de prêtre, virile, mais sensible aux souffrances d'autrui, trempée comme l'acier par mille contradictions; cette âme qui a su éteindre en elle l'égoïsme pour mieux brûler de l'amour de Dieu et du prochain. »

Le bon Père Guérin, C. S. Sp. (1839-1914), par Sœur Marie-Ange du Saint-Sauveur, de la Congrégation de Saint-Joseph de Cluny. Préface de S. G. Mgr Le Roy. — Paris, Librairie J.-M. Peigues, 1931, 254 pp.

« Ceux qui ont connu le cher, bon, apostolique P. Guérin, écrit Mgr Le Roy, ont gardé de lui un souvenir très vivant et très doux. Aussi ne seront-ils pas surpris de voir sa vie retracée par la plume élégante et facile d'une de ses filles spirituelles.

« On parle souvent de l' « homme moyen », traduction plus ou moins heureuse de l'anglais *the man in the street*. Le P. Guérin a été, si l'on peut dire, un « saint moyen »; et c'est pourquoi, précisément, sa vie est intéressante et utile. Il y a des saints qui, au témoignage de leurs biographes, ont eu le privilège de naître sans défauts, de vivre sans combattre et de mourir ornés de toutes les vertus. Nous les admirons, et remercions Dieu de les avoir ainsi comblés; mais, hélas ! la hauteur à laquelle ils se tiennent n'est pas à notre portée.

« Tel ne fut pas le P. Guérin. Enfant, il eut à réfréner plus d'un mauvais penchant; déjà engagé dans la vie religieuse, il s'arrêta plus d'une fois à la pensée d'un retour en arrière. Mais il avait hérité de sa vaillante mère d'un esprit de foi

qui devait triompher de tout. Et une fois entré dans sa véritable vocation, à Saint-Louis du Sénégal, il y fut le modèle des missionnaires, de même que le religieux le plus fidèle et le confrère le plus aimable, le plus obligeant, le plus agréable, le plus dévoué. Trois fois surpris par de redoutables épidémies de fièvre jaune et de choléra, il voit tomber à ses côtés fonctionnaires, militaires, commerçants, missionnaires, religieuses, allant à chacun, sans laisser paraître la moindre émotion, lui porter les secours et les consolations de la religion. Il était entre les mains de Dieu : cela lui suffisait. »

... Tel fut le Père Guérin. La plume filiale, qui retrace ces souvenirs et qui s'est intéressée à cette vie parfois jusqu'en de menus détails, achève le portrait par ces mots : « Ce qui dominait chez lui, c'était la piété. Le surnaturel était son atmosphère, il s'y maintenait, grâce à une inviolable fidélité à ses exercices spirituels quotidiens. »

LAUR. DESAINT. AND. OBEIN, O. P.

Avec la permission des Supérieurs.
Imprimatur : † BENJAMIN-OCTAVIUS, episc. Versalien.

Le Gérant : E. AUBIN. Imp. E. AUBIN et FILS. — LIGUGÉ (Vienne).

TABLE DES MATIÈRES DU TOME XXX

JANVIER 1932-MARS 1932

Les Principes et la pratique

R. Garrigou-Lagrange. — La grâce du moment présent et la fidélité dans les petites choses . 113
— La consécration du genre humain au Cœur immaculé de Marie . 256
B. Lavaud. — L'amour de Dieu au ciel 225
A. Lemonnyer. — La vie intérieure dans la vie active . . . 36
J. Le Tilly. — L'inquiétude humaine et l'espérance divine . 23
— L'espérance dans la vie chrétienne 123
H.-D. Noble. — La spiritualité de S. Thomas 136
J. Périnelle et D. Forestier. — L'âme du prêtre est marquée de l'effigie du Christ. . . 5
I. Rivière. — Comme soi-même 240

Les Maîtres et les Modèles

R. Bernard. — La foi de S. Joseph 269
M.-J. Congar. — Sainte Élisabeth 51
H. Faure. — Le Bx Jean Bosco. 142, 281
A. Saudreau. — Les enseignements des deux saintes Thérèse. 159

Textes anciens

Chardon. — La grâce de Jésus fait la subsistance de son corps mystique 172
— Que par la subsistance mystique les âmes saintes font une seule personne mystique avec Jésus . 298
M. de Villaroël. — Règles importantes pour faire l'oraison . 74

Les Idées et les Œuvres

Ève Baudoüin. — Une exposition d'art religieux 211
R. Cardaliaguet. — Vie chrétienne et Action catholique . . 104
— Une paroisse agricole : Sainte-Juvelte. . 200
P. Catrice. — Association Charles de Foucauld. 101
M. Fargues. — La Croisade eucharistique. 86, 182, 308

N. — Les Dominicaines de l'Eucharistie 319
M.-D. Nasse. — La « Réparation d'Israël » 95
J. Padé. — Aux tertiaires de Saint-Dominique et aux amis de la « Vie Spirituelle » 214

Chroniques

M. Brelet. — Hagiographie. 321
Laur. Desaint et A. Obein. — Biographies 327
J. Périnelle. — Écrits spirituels 215

Bibliographie

J. Bernex. — Ceux de la Trappe. 105
G. Bernoville. — Pellevoisin 106
Maur. Bessodes. — La sainte amante de Jésus, Marie-Madeleine. 324
Mgr Besson. — La route aplanie 104
L. Birot. — Le Saint Sacrifice 221
G. Blanc. — La Mère du Bel Amour 222
L. Blin. — Commentaire du Directoire spirituel de S. François de Sales 224
R. P. Y. de la Brière. — Saint Yves de Bretagne et la conception chrétienne du droit 321
J.-J. Brousson. — Les Fioretti de Jeanne d'Arc 325
P. Dabin. — L'apostolat laïque 107
J. Dartigue. — Le zèle 219
L. Chambat. — La royauté du Christ selon la doctrine catholique 219
H. Charasson. — Sœur Claire de Jésus 329
R. de la Chevasnerie. — Bienheureux ceux qui souffrent . 218
F. Cuttaz. — Le juste. 217
R. P. M. Czerminski. — Le Père Beyzym 331
R. P. Facchinetti. — La vie de saint Antoine de Padoue racontée à la jeunesse 323
— Le saint du peuple, Antoine de Padoue. 322
G. Foch. — Ma vie en Dieu. 219
Frassinetti. — Le soutien de l'âme chrétienne 216
Fr. Girerd. — La vraie dévotion à Notre-Dame du Sacré-Cœur. 223
R. P. Hérambourg. — Saint Jean Eudes 326
R. P. Hostachy. — Les Missionnaires de la Salette 106
Mgr Julien. — Les plus belles pages de saint François de Sales. 215
J. Joergensen. — Don Bosco, sa vie, ses amis, son œuvre. . 326
R. de Langeac. — Virgo fidelis 218

L. Leborgne-Arvet. — Élans d'amour envers Notre-Seigneur au Saint-Sacrement 221
M. Lepin. — La R. M. Raphaël de Jésus 328
P. Lhande. — La croix sur les fortifs 109
A. Mabille de Poncheville. — Carthage 107
Elie Maire. — Une noéliste de banlieue. Rubis d'Orient . . 327
Sr Marie-Ange du Saint-Sauveur. — Le bon Père Guérin . 332
Maur de l'Enfant-Jésus. — L'entrée à la divine Sagesse . . 215
L. Mendigal. — La rude montée des jeunes 108
Dom G. Meunier. — Gerbe de Merveilles. 325
B.-M. Morineau — L'Eucharistie ciment du Royaume de Dieu. 221
N. — « Vas electionis est mihi iste » 104
— Une Petite-Sœur missionnaire. 330
— Deux sœurs noires. 329
— Le divin mystère eucharistique 221
Mgr Olichon. — Le baron de Phat-Diem 331
Ch. Parra. — Gethsémani 220
R. Plus. — Face au mariage 108
Plusieurs. — Les œuvres et l'Action catholique du diocèse de Marseille. 110
— Lourdes, deuxième congrès marial national (23-27 juillet 1930) 222
— Louange de Notre-Dame. 223
P. de Puniet. — La spiritualité bénédictine. 223
D. Rambaud, O. P. — Pour la vie intérieure. 217
— Grandes figures de Prêcheurs, t. II . . 322
A. Rebsomen. — Cinquante ans d'hospitalité 109
R. P. L. Rousseau. — Saint Albert le Grand. 321
R. de Saint-Géraud. — Histoire de sainte Reine d'Alise . . 325
H. Sarrette. — « Gratia plena ». 223
M.-J. Silvain. — Entretiens intérieurs. 216
F.-J. Thonnard. — Saint Bernard 321
F. Trochu. — Le chanoine Gilbert Bauduz 111
— Les intuitions du Curé d'Ars 326
José Vincent. — Sous le froc et le voile. 105